

*que  
sais-je?*

# LES GROS MOTS

**PIERRE GUIRAUD**



**PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

QUE SAIS-JE ?

# *Les gros mots*

PIERRE GUIRAUD

Professeur à l'Université de Nice

*Deuxième édition*

*22<sup>e</sup> mille*

puf

## DU MÊME AUTEUR

### DANS LA COLLECTION « QUE SAIS-JE ? »

*La stylistique*, n° 646.  
*La sémantique*, n° 655.  
*L'argot*, n° 700.  
*La grammaire*, n° 788.  
*Les locutions françaises*, n° 903.  
*La syntaxe du français*, n° 984.  
*L'ancien français*, n° 1056.  
*Le moyen français*, n° 1086.  
*L'étymologie*, n° 1122.  
*Les mots étrangers*, n° 1166.  
*Le français populaire*, n° 1172.  
*Patois et dialectes français*, n° 1285.  
*Les mots savants*, n° 1325.  
*La versification*, n° 1377.  
*La sémiologie*, n° 1421.  
*La linguistique appliquée* (à paraître).  
*Le langage des animaux* (à paraître).  
*Le langage et le corps* (à paraître).

### DANS D'AUTRES COLLECTIONS

*Les sources médiévales de la poésie formelle : la rime*, Groningen, J. B. Wolters, 1952.  
*Langage et versification d'après l'œuvre de Paul Valéry. Etude sur la forme poétique dans ses rapports avec la langue*, Paris, Klincksieck, 1953.  
*Les caractères statistiques du vocabulaire*, Presses Universitaires de France, 1954.  
*Index du vocabulaire du symbolisme*, Paris, C. Klincksieck, 1953-1954. I. Apollinaire (*Alcools*) ; II. Valéry (*Poésies*) ; III. Mallarmé (*Poésies*) ; IV. Rimbaud (*Les illuminations*) ; V. Claudel (*Cinq grandes odes*) ; VI. Verlaine (*Les fêtes galantes, Les romances sans paroles*).  
*Index du vocabulaire de la poésie classique*, Paris, C. Klincksieck, 1955. I. Le Cid ; II. Cinna ; III. Phèdre.  
*Bibliographie de la statistique linguistique* (en collaboration avec J. ВНАТМОВИЧ), publication du Comité international permanent des Linguistes, Utrecht, Spectrum, 1954.  
*Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, Reidel-Presses Universitaires de France, Dordrecht-Paris, 1960.  
*Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse, 1967.  
*Le gay savoir de la Coquille ou la clé des ballades en jargon de Villon*, Paris, Gallimard, 1968.  
*Essais de stylistique*, Paris, C. Klincksieck, 1970.  
*La stylistique — Lectures*, Paris, C. Klincksieck, 1970.  
*Le testament de Villon ou le gay savoir de la Basoche*, 1970.

Dépôt légal. — 1<sup>re</sup> édition : 2<sup>e</sup> trimestre 1975  
2<sup>e</sup> édition : 4<sup>e</sup> trimestre 1976

© 1975, Presses Universitaires de France  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays

## INTRODUCTION

L'étymologie ordurière, la littérature des « gros mots » réclameraient un ouvrage spécial.

Gaston BACHELARD.

### Pourquoi les Gros Mots ?

Après *Les mots populaires*, *Les mots dialectaux*, *Les mots savants*, *Les mots étrangers*, etc., on a pensé qu'il y avait une place dans notre collection pour ce sujet mal connu et qui n'a jamais jusqu'ici retenu l'attention des linguistes.

Selon les dictionnaires et encyclopédies, les « gros mots » sont des « paroles rudes et grossières » ; certains ajoutent « qui offensent la pudeur ». Quant aux linguistes, ils restent muets sur le sujet en dehors de quelques réflexions isolées sur tel juron pittoresque. Nous possédons, il est vrai, le répertoire des « neuf mille trois cents gros mots » du *Dictionnaire des injures*, récemment publié par Robert Edouard ; il est fort bien fait et nous aurons l'occasion d'y puiser largement, mais ce n'est pas une étude linguistique, au sens où nous l'entendons ici.

Quels sont la forme et la fonction des gros mots ? leur emploi ? leur origine ? leur place dans le système linguistique ? Quels sont les mécanismes langagiers, sociaux, psychologiques qui font de *merde*, de *con* ou de *foutre* les mots les plus usités

de la langue française et qui devraient figurer aux tout premiers rangs des dictionnaires si ces derniers attestaient l'usage réel ?

Pourquoi tant d'articles sur l'origine et l'histoire de *redingote* ou de *patchouli*, sur le champ sémantique de la « spatialité », sur la terminologie de la « numismatique » et rien sur *foutre* ou sur *merde* qui sont à la base des structures fondamentales de l'idiome et éclairent les mécanismes de la pensée et de l'expression.

Autant de questions auxquelles devrait répondre une psychologie qui nous dirait ce qui nous pousse à hurler notre colère, notre mépris, notre exaspération à la face du monde entier ; et aussi une psychanalyse de la grossièreté dont Bachelard constatait l'absence en souhaitant qu'elle fût écrite.

Mais pourquoi notre mépris, notre colère s'expriment-ils à travers des mots « bas », « vulgaires », « grossiers » ? Concepts culturels et sociaux dont la sociologie et l'histoire des mœurs devraient éclairer l'origine et la fonction.

Pourquoi des formes particulières de l'injure ? Des tours explétifs du type : « je n'en sais *foutre* rien », des accumulations : « *Nom de Dieu, de Nom de Dieu, de Nom de Dieu* », des déformations : *saperlipopette, scrognegnieu*, etc. C'est à quoi une rhétorique de l'injure devrait répondre.

Une psychologie, une sociologie, une rhétorique, on trouvera un peu de cela au cours des pages qui suivent. Mais ce livre constitue, avant tout, une sémiologie (1) de la grossièreté et de l'injure. C'est-à-dire, une analyse du système de signes dont la grossièreté et l'injure tirent leur forme et leur fonction.

(1) Voir P. GUIRAUD, *La sémiologie*, « Que sais-je ? ».

Pourquoi les *cons*, les *salauds*, les *emmerdeurs* ? Quel est le rôle de la sexualité et de la défécation dans ce système ?

Pourquoi un « imbécile » serait-il assimilé à l'« organe sexuel de la femme », mais non pas à celui de l'homme ? Et pourquoi un *con*, mais non pas un *vagin* ?

Quelle est la différence entre un *salaud* et un *emmerdeur* et d'où provient-elle ?

Pourquoi le religieux et le sacré sont-ils si étroitement liés à ce mode d'expression ?

C'est à ces questions que nous essaierons de répondre, en les replaçant dans la perspective plus vaste d'une « image du corps » dont nous poursuivons actuellement l'étude et dont les premiers résultats seront publiés sous peu.

En effet, toute expérience nouvelle est conçue et nommée à partir et en fonction d'un concept et d'un mot antérieurs qui eux-mêmes dérivent d'un concept et d'un mot plus anciens.

Si on remonte ainsi la chaîne étymologique on doit arriver à des images toujours plus simples, plus archaïques, générales et « profondes » ; images dont on postule qu'elles sont toutes des représentations du corps et de ses fonctions, étant donné que le corps est le siège unique de toutes nos sensations. Cette thèse peut être facilement vérifiée sur bien des points. Toutes nos fonctions psychiques en particulier sont conçues et nommées d'après des images corporelles : *comprendre* c'est « prendre, saisir », *souffrir* c'est « supporter le poids », le *courage* procède du « cœur », la *colère* de la « bile », etc. ; images cachées par l'évolution étymologique, mais qui sont sans cesse recréées et redynamisées par la langue populaire et les argots.

La psychologie traditionnelle conçoit la psyché

invisible comme un reflet du corps visible. Les trois grandes fonctions psychiques intelligence, affectivité, volonté correspondent respectivement à la tête, la poitrine et le ventre, le sexe ; et ce sont ces organes et leurs fonctions qui symbolisent notre activité psychologique et, en particulier, la relation du moi au monde.

C'est sur cette image corporelle — en particulier dans ses parties les plus « basses » — le ventre et le sexe — que s'enracinent, en « profondeur », une sémiologie et une lexicologie de la « grossièreté ».

Notre sujet est donc le *foutre* et la *merde* ou, plus exactement, leur valeur symbolique et leur fonction linguistique et il sera abordé franchement et ouvertement ; tout autre attitude serait, en l'occurrence, absurde et puérile.

Sujet peu sérieux, de mauvais goût, obsessionnel peut-être ! en fait très important et qui jette une lumière neuve et instructive sur les mécanismes du langage et ces « structures profondes » dont l'étude et la description sont le principal objet de la linguistique moderne.

Que par ailleurs, à travers le langage, la « grossièreté » intéresse aussi le psychologue, le sociologue, l'anthropologue, c'est ce qui — je l'espère — apparaîtra au cours des pages qui suivent.

## CHAPITRE PREMIER

### LA GROSSIÈRETÉ

Un *gros mot* se définit à la fois par son contenu, c'est-à-dire les choses auxquelles il réfère, telles que la sexualité, la défécation, la digestion, et par son usage, c'est-à-dire les classes sociales — plus ou moins « populaires », « vulgaires » et « basses » — qui l'emploient ordinairement. Ces deux notions, *mot grossier* (du fait de son contenu) et *mot bas* (du fait de ses usagers), ne se confondent pas. Des mots argotiques tels que : *j'en ai marre, je pige pas, etc.*, ou populaires, tels que : *rigoler, bouffer, etc.*, peuvent être considérés comme plus ou moins « bas » et censurés en conséquence, sans pour autant être jugés « grossiers ». Est-ce à dire que la « grossièreté » se confond avec l'obscénité et la scatologie ? On pourrait le penser ; encore que, là aussi, une distinction s'impose, car les limites de ces idées sont floues dans l'usage ordinaire.

#### I. — Vulgarité, obscénité, grossièreté

La *vulgarité* est une notion purement sociale : *vulgaire*, étymologiquement synonyme de populaire et commun, définit la masse de la population inculte par opposition à une minorité et à une élite aristocratique. Dans la plupart des cultures, et en

particulier dans la nôtre, cette élite revendique — et la masse lui reconnaît — une supériorité politique, économique, intellectuelle, morale, spirituelle, etc., instaurée et sanctionnée par l'éducation, sinon par la naissance.

On ne dit pas : *sors dehors, je suis été, plucher les patates*, etc., parce que c'est une façon de parler « vulgaire » qui reflète un manque d'éducation ou une origine et des fréquentations « basses ». Aucun de ces mots, toutefois, ne saurait être qualifié d'« obscène », à moins que de confondre obscénité et vulgarité.

Synonyme de la « vulgarité » est la « bassesse », d'après une image qui assimile la société à une échelle ou à une pyramide dont une élite occupe le sommet alors que la masse se trouve dans le bas.

Bassesse sociale qui est, dans notre culture, fortement liée à l'idée d'une bassesse morale, intellectuelle, spirituelle, esthétique, etc. ; d'où dérive la notion de « bas langage ».

Bassesse aussi qui a ses degrés et qui va de la simple vulgarité aux plus immondes bas-fonds. Pour Lucien Leuwen le désir qu'a Mme Grandet d'attirer des ministres ou des académiciens dans son salon est une preuve de sa « grossièreté ».

Cette bassesse, par ailleurs, est relative dans la mesure où elle constitue un jugement sur le comportement et le langage de l'autre. Que Jojo déclare qu'« on bouffe bien (ou mal) dans le bistrot du coin », ne constitue pas dans son esprit une vulgarité, pas plus que dans celui des interlocuteurs de son milieu. C'est là leur façon normale et ordinaire de s'exprimer. Un homme du monde, en revanche, pourra considérer que c'est là une façon vulgaire de parler et qui dénote un manque de « distinction ». La question se complique lorsque cet

homme du monde lui-même adopte ce langage dans l'intention de connoter la nourriture du restaurant comme « vulgaire » et peu « raffinée ».

Mais c'est là le problème de la double fonction du langage et en particulier du « gros mot », qui sera abordé dans un instant.

On ne confondra donc pas bassesse avec grossièreté ou obscénité, bien que ces notions soient souvent assimilées dans l'esprit de beaucoup de gens délicats. A vrai dire, non sans quelque raison, car il y a bien une corrélation entre les deux notions dans la mesure où l'obscénité est taboue dans les milieux distingués alors qu'elle se manifeste librement dans les basses classes et en particulier dans les plus basses.

*Obscène* selon le dictionnaire est ce « qui révolte, offense ouvertement la pudeur ». Certains limitent le sens du mot à ce qui réfère à la sexualité, d'autres y englobent la scatologie. C'est un synonyme de *indécent, immoral, pornographique*, etc., et aussi de *dégoûtant, ordurier, sale, grossier*, etc. Là encore, il faut distinguer le mot et la chose : beaucoup de romans et d'histoires pornographiques sont écrits dans un langage châtié ; il n'y a pas de « gros mots » chez Sade, par exemple. Par ailleurs, c'est moins la chose qui est obscène que sa publicité. L'amour ou la défécation sont des actes naturels et licites, mais qui doivent être cachés. C'est l'exhibition qui est obscène et la référence qu'on peut en faire par la parole ou par l'écrit.

Obscénité et vulgarité ne se confondent donc pas, car il y a des gens vulgaires fort prudes et l'inverse est vrai. Ceci dit, l'obscénité constitue bien la base des formes les plus basses et les plus dégradées du langage populaire et la source la plus spontanée et la plus riche de nos *gros mots*.

Ces *gros mots* ont leur origine et leur principale aire d'emploi dans la langue du peuple. Ce sont essentiellement des mots d'origine vulgaire (conçus et employés par le peuple) et dont la source principale — sinon unique, en tout cas la plus riche et la plus typique — est dans l'expression de l'obscénité, principalement sexuelle et scatologique.

Ceci nous amène à identifier et à définir la nature exacte de la *grossièreté* :

Sous le mot *grossier* les dictionnaires distinguent quatre significations principales :

- 1) de basse qualité ;
- 2) qui manque de finesse ;
- 3) non dégrossi (par la culture) ;
- 4) qui offense la pudeur, contraire aux bienséances.

Etymologiquement, ces sens procèdent d'une image concrète qui oppose le *gros* au *fin* et, secondairement, au *fini*. C'est le concept artisanal de fabrication par *affinage*. On a le *gros sel*, la *grosse mouture*, le *gros drap*, etc., qui sont des produits non *finis* et, par conséquent, « de basse qualité ». Cette idée a été, par métaphore, appliquée à la culture : la *politesse* est un *polissage*. *Grossier* est le contraire de *poli*. C'est pourquoi la nature et la fonction de la « *grossièreté* », et celles des « *gros mots* » qui constituent son langage, ne peuvent être pleinement comprises qu'à travers une histoire de la « *politesse* » et de ses lointaines, mais toujours puissantes, racines dans la courtoisie médiévale.

## II. — La courtoisie ou une morale de la valeur

La société médiévale — comme d'ailleurs beaucoup d'autres — est fondée sur l'opposition entre une élite aristocratique et la masse du peuple ;

peuple qui est à l'origine essentiellement rural ; relevons-le en passant, car cela nous aidera à comprendre le mépris dont continue à faire l'objet le paysan, *manant*, *croquant*, *cul-terreux*, etc.

Sous le nom de courtoisie, se sont développés — très précis, très complexes, très contraignants — le code moral et le savoir-vivre du chevalier, de l'homme de *cour* et par conséquent du *noble* opposé au *roturier*.

C'est un idéal de la valeur qui confère et impose au noble toutes les qualités morales, spirituelles, physiques, et tout particulièrement sociales qui portent l'homme à son plus haut degré d'humanité. Le chevalier courtois est fort, beau, élégant, généreux, désintéressé, courageux, etc. ; système fortement structuré qui postule corollairement qu'à la basse naissance, à l'absence de naissance, correspondent les qualités inverses : faiblesse, laideur, avarice, poltronnerie, etc. La noblesse s'oppose à la roture, à la bassesse comme la valeur à la non-valeur.

Cet idéal courtois qui s'est nourri à de nombreuses sources — néo-platoniciennes, chrétiennes, arabes aussi peut-être — a donné sa forme à toute la vie sociale du temps : la guerre, les tournois, les fêtes, les rapports sociaux, l'amour ; et aussi aux arts et à la littérature : le roman courtois, la poésie lyrique, d'innombrables traités de bienséance lui empruntent leurs thèmes qu'ils lui retournent enrichis et idéalisés. Ces thèmes ont survécu jusqu'à nos jours, plus ou moins transformés ou dégradés, plus ou moins latents, dans une culture où on continue à parler de *mourir d'amour*, de *noblesse de cœur*, de *nobles sentiments*, d'un *esprit élevé*, voire *sublime*, etc.

La littérature du temps nous permet de faire un portrait du chevalier courtois.

Chez Chrétien de Troyes le héros est toujours beau, on relève sa figure (ses proportions), la finesse de ses traits alors que l'occasionnel manant est « hideux », « horrible ». Il est *sage* c'est-à-dire plein de « savoir », et d'une expérience du monde qui l'oppose à l'ignorance *crasse* du *vilain*. Il est *large*, c'est-à-dire « généreux », et c'est même une de ses qualités essentielles et faute de quoi il est déchu de toute courtoisie, cependant que l'avarice distingue le rustre et, plus tard, le bourgeois. Il est *vaillant* au double sens de « courageux » et « plein de valeur » ; mais la valeur sociale et la valeur militaire sont si indissolubles qu'elles se confondent dans le même mot. Il est *preu*, « utile » et donc dévoué aux intérêts de son suzerain et de ses pairs. Toutes ces qualités, sans parler de l'élégance, de la jeunesse, de la gaieté, etc., constituent son *prix*, sa *valeur*, son *honneur*, c'est-à-dire le mérite et l'excellence dans tous les domaines qui lui sont reconnus par la société. Et à ce *prix*, dont les autres investissent l'homme courtois, correspond le *mépris* (*mes-prix*) qu'ils portent au roturier, au manant, au rustre, sans naissance ; mépris d'autant plus profond qu'il s'adresse à une classe plus « basse » de la société.

C'est ce système qui est à la base de notre politesse comme l'indique d'ailleurs l'évolution sémantique du mot *courtois* qui ne signifie plus aujourd'hui que « poli ». C'est ce système qui associe la « bassesse » et la « grossièreté » aux valeurs les plus négatives ; à la limite à l'absence de toute valeur, objet du « mépris » le plus total. Et ce système, d'autre part, a survécu et nous a été transmis à travers un langage qui s'est constitué dès les origines et dont la clef est la métaphore qui oppose le *grossier* au *poli*.

### III. — La politesse, un « polissage » et un « affinage »

Le vocabulaire de la politesse, ainsi qu'on l'a dit, oppose le « grossier » au « poli », au « fin » et au « raffiné ». Ces images constituent des sémantismes fondamentaux qui soutiennent tout un vocabulaire dont le sens archaïque nous échappe alors qu'il continue à alimenter le langage populaire.

Typique à cet égard est le vaste champ de synonymes qui désignent, en argot, la « beauté ». Je l'ai étudié dans un article auquel je renvoie le lecteur (1), me contentant ici d'en résumer l'essentiel.

Le français populaire et argotique présente une longue série de synonymes pour désigner la personne ou l'objet « beau » ; une trentaine et autant pour désigner la notion de « laid ». Or l'analyse montre que la majeure partie de ces mots — et en tout cas les plus usuels — remontent à un étymon commun.

En français est « beau » ce qui est « fini », ce qui est l'objet d'un « figolage », d'une « perfection » artisanale ; ainsi ce qui est « poli », « raboté », « apprêté », etc. Telle est l'origine de mots comme *bat*, *chouette*, *girond*, *rupin*, *chenu*, etc. Est « laid », en revanche, ce qui est livré aux « coups », « bosses », « meurtrissures » ; tel est le sens de *toc*, *moch*, *blèche*, *roupe* et de *laid* lui-même.

*Chenu*, *chenâtre* au sens de « beau » et de « bon » est un de nos plus anciens argotismes. Le mot signifie *blanc* et le *blanchiment* est une opération de finissage et d'apprêt dans plusieurs techniques artisanales : on *blanchit* les toiles, les peaux, les

(1) P. GUIRAUD, Le « beau » et le « laid » en français populaire, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, LXVI, 1971, p. 302-312.

monnaies, les billes de bois en les raclant ou les rabotant.

*Rupin* de même remonte à un verbe *ruper*, *riper* qui signifie « racler, érafler » ; une *ripe* est une sorte de rabot.

*Girond*, *girard*, *giraud*, *girifle* « beau » se rattachent au verbe *girer* « tourner », pris ici dans le sens de « faire au tour ». L'argot du XVII<sup>e</sup> siècle atteste *giraudeur* « figoleur » et *giraudeur d'ais* « menuisier ».

L'argot des écoles militaires connaît, de même, *peaufin* « beau » d'après *peaufiner* « fourbir avec une peau de chamois ».

*Bat* « beau » et ses formes antérieures *batif*, *batant* remontent à la locution *batant neuf* ; *battre* un drap c'est le « fouler » ce qui est, comme le « blanchiment », le « rabotage », le « tournage », une opération de finissage qui confère à l'objet toute sa beauté et sa valeur.

C'est, en dépit de toutes les étymologies fantaisistes, l'origine de *chouette* « beau », « bon », « vrai » qui remonte à un vieux verbe *chouer* doublet phonétique de *chuer*, *suer* et *choyer* au sens d'« essuyer ». Littré définit *choyer* comme « soigner avec une tendre sollicitude ; conserver avec soin » et donne l'exemple caractéristique : *choyer des meubles*. Mais on *choye*, on *choue*, on *choute* et *chouchoute* un enfant et cette « tendre sollicitude » qu'on lui accorde consiste, le plus souvent, à torcher et essuyer ses larmes, morves et autres excrétiions.

Les mots que nous venons d'étudier, d'autre part, en même temps que « beau » signifient « bon » et quelquefois « vrai ». Valeurs qui, ainsi qu'on l'a dit, constituent les composantes essentielles de la courtoisie. Ce « polissage » donne à l'objet sa « perfection », le rend *parfait* dans la mesure où il est

achevé et *fini*, *fin* par une opération qui le dépouille de sa « grossièreté », qui le « dégrossit ».

Et, alors que beaucoup de langues conçoivent la beauté comme un caractère naturel — la proportion, la symétrie, la forme (voir le latin *formosus*, l'anglais *fair*, etc.) —, elle est en français un produit de la culture et tel est bien le cas de la *valeur* courtoise.

La *fin amor* qui est l'essence de la courtoisie et la valeur courtoise suprême est une *amour fine*, c'est-à-dire « finie » et « parfaite », parce que affinée et épurée (cf. *infra*, p. 19). Antithétiquement, la « laideur » qui est aussi un attribut du « faux », du « méchant » et du « mal » est une « injure » physique par laquelle on « endommage », on « ravage » l'objet. *Laidir*, *alaidir* signifient, en ancien français, « endommager, faire du mal, souiller » et, secondairement, « dire du mal, outrager, injurier ». C'est précisément ce qu'expriment les populaires et argotiques *blèche*, *toc*, *moche*, *roupe*.

*Blèche* dérive de *blécher* qui est une forme de *blessier* au sens de « meurtrir », en particulier en parlant d'un fruit blet.

*Moche*, qu'on rapprochera de *amocher*, remonte à un ancien *mocher*, « talocher, donner des coups ».

*Toc* s'insère dans ce sémantisme à partir de *toquer* « frapper, couvrir de coups ».

On comprend comment le *poli* et la *politesse* qui est le « lisse » et le « fini » de la perfection physique et morale, symbolisent, en français, la « manière de se conduire civile et honnête, correspondant à l'usage du monde ». D'un « monde », évidemment, où la perfection des rapports sociaux constitue la valeur essentielle pour le chevalier *courtois* et l'*honnête homme*, son héritier.

Ce « fini » artisanal qui est celui du menuisier, du corroyeur, du drapier, etc., est une image popu-

laire qui a sa contrepartie dans le système métaphorique que le vocabulaire courtois emprunte à l'alchimie.

C'est l'image de l'*affiné*, du *raffiné*, mots qui, eux-mêmes, se rattachent à cette même idée d'une « finition » et d'une « perfection ». Les opérations et la terminologie de l'alchimie offrent à la courtoisie un vocabulaire élaboré, dont chaque terme est une métaphore en puissance, et qui, au sein de la structure lexicale alchimique, est déjà étroitement solidaire d'une éthique et d'une philosophie. L'alchimiste cherche à libérer l'*esprit* de la *matière*, à extraire l'*essence* de la *substance*. Or, c'est précisément l'ambition du spiritualisme courtois. Les deux pensées sont parallèles et s'abreuvent aux mêmes sources antiques, chrétiennes, arabes. D'où l'ambivalence d'un vocabulaire qui a un terme unique pour désigner l'esprit de vin et l'esprit humain, l'essence de rose et l'essence des choses.

Le dualisme qui oppose l'*esprit* à la *matière* (et donc à la *chair*) s'intègre dans le système des valeurs courtoises. L'*esprit* est « courtois » et investi de toutes les valeurs de la courtoisie : noblesse, supériorité, générosité, etc., en face du *corps* « bas » et « grossier ».

Dans ce système, l'*âme*, invisible, est « imaginée » comme une sorte de négatif du *corps* :

L'âme	Le corps
Supérieure	Inférieur
Céleste	Terrestre
Bonne	Mauvais
Légère	Pesant
Immortelle	Mortel
Forte	Faible
Elevée	Bas
Noble	Roturier
Etc.	Etc.

L'idéal chrétien est de libérer l'âme du corps qui la tient prisonnière et l'attache à la terre en l'empêchant de s'élever au Ciel.

L'idéal courtois entend *affiner* l'être social pour le débarrasser d'une grossièreté qui l'empêche d'assumer sa place et sa fonction dans la société.

L'idéal alchimique désire *raffiner* la matière en libérant l'*essence* de la *substance*. Et pour cela il possède une technique, des instruments, une terminologie : la *matière* est placée dans un *alambic* donc l'action *sublime* (i.e. « élève ») l'*esprit* qu'il *raffine* par une série d'opérations successives dont chacune libère une *essence*, toujours plus pure, jusqu'à la *parfaite quintessence*, etc.

Tous ces termes, on le voit, sont passés dans le vocabulaire de la psychologie chrétienne et courtoise à laquelle d'ailleurs certains sont déjà empruntés. Les trois systèmes échangent leurs valeurs et leur vocabulaire.

Les sens du mot *esprit* sont à cet égard exemplaires. Etymologiquement il signifie « souffle » et le latin *spiritus* est un synonyme de *anima* « souffle », ce qui est aussi le sens du grec *psuchê*. La psychologie chrétienne a fait de l'*esprit* le symbole de « l'être immatériel, incorporel » par opposition à la *chair*. L'alchimie en a fait l'« essence, le produit volatil de la distillation » par opposition à la « matière ». Pour la courtoisie, il représente la « valeur intellectuelle » mais sous la forme socialisée et dégradée du *bel esprit*, de l'*homme d'esprit* qui est une sorte de vivacité piquante, une verve légère, un don d'expression qui font la saveur et le charme des rapports sociaux. Cet *esprit* libéré de la matière est l'apanage de la noblesse qui en a hérité et l'a cultivé par l'éducation.

Le « vilain », en revanche, est prisonnier de son

corps et de sa nature. D'où sa « grossièreté » dont l'inverse est une dématérialisation, une décorporisation, une décarnalisation.

C'est pourquoi la politesse répugne à toute référence ou même à toute allusion au corps et à ses fonctions. A ses fonctions les plus basses, telles que le sexe et la digestion, cela va sans dire, mais aussi : *suer, cracher, baver*, etc., pour lesquels le « bon usage » propose des substituts euphémiques. Et si elle accepte des mots tels que *boire, manger, respirer, frapper*, etc., c'est dans la mesure où ces termes sont neutres et immotivés.

Comparez, par exemple, l'incolore *manger* à *bouffer* dont les valeurs onomatopéiques actualisent le gonflement des joues, qui accompagne la mastication. Un esprit distingué, non seulement ne doit pas manger en gonflant les joues, mais il doit éviter tout mot qui suggère une telle image ; à vrai dire, il doit éviter de parler de « manger » ; c'est en fait un sujet de conversation proscrit dans la bonne société victorienne ; de même que toute référence au corps à travers des mots aussi innocents que *caleçon* ou *bretelles*. Les natures grossières, en revanche, se complaisent non seulement à bien nourrir leur corps, mais à en évoquer l'idée sous les formes les plus imagées et les plus pittoresques : *bouffer, s'en mettre plein la lampe en agitant les badigeonnes à s'en faire péter les mandibules, voilà chose plaisante*. Là où la courtoisie spiritualise le corps en en décantant la substance, le langage populaire l'épaissit. Il actualise et souligne les formes les plus concrètes de l'activité corporelle ; il les animalise.

Dans le bas langage, les « jambes » sont des *pattes*, la « bouche » une *gueule*, le « ventre » une *panse*, etc. Nous n'avons pas à nous étendre ici

sur ce caractère qui est bien connu (voir *L'argot, Le français populaire*) ; mais il fallait montrer que la notion de « grossièreté » et, par conséquent, de *mot grossier* est liée, dans notre culture, à l'opposition : matériel-spirituel qui est, elle-même, solidaire de l'opposition sociale : peuple-élite.

Est *grossier* tout mot qui tend à imager, à mettre en relief le corps et ses fonctions ; et, en particulier, les plus basses. Et cette « grossièreté » est d'autant plus « grossière » qu'elle s'exprime au moyen de mots d'origine et d'usage populaires. Mots qui, par leur nature, actualisent les images les plus matérielles et les plus corporelles des choses et des fonctions désignées et auxquels, par ailleurs, s'attachent le discrédit et le mépris dont sont l'objet ceux qui les emploient. A cette « grossièreté » s'opposent la « politesse » et le « raffinement » de l'élite. Et ce « polissage » et ce « raffinage » sont les produits d'une culture qui confère à l'individu la « perfection » de toutes les valeurs sociales les plus positives.

Conception toute qualitative de la culture dont la « grossièreté » constitue l'anti-valeur.

#### IV. — Un langage de la dépréciation

Le vocabulaire de la « politesse » et de la « grossièreté » constitue un langage de la valeur culturelle et sociale.

Son étude se pose dans la perspective de la double fonction du langage ; problème que nous avons eu bien souvent l'occasion d'évoquer dans les différents volumes de la présente collection ; en particulier dans *La stylistique, La sémantique, La sémiologie*.

Les mots, en effet, désignent d'une part les choses,

d'autre part les valeurs que les locuteurs leur attribuent.

Ch. Bally a particulièrement bien décrit le mécanisme de ces valeurs stylistiques que la linguistique moderne appelle plus volontiers connotations.

L'auteur distingue les « effets naturels » qui s'attachent à la nature des choses désignées ; c'est ainsi que *merde* ou *foutre* sont « naturellement grossiers » ou de même un mot comme *trouille* (proprement « colique ») qui désigne la peur par ses manifestations physiques et matérielles les plus basses et les plus déplaisantes.

Il y a en outre des « effets par évocation » dans la mesure où le mot appartient à un groupe particulier de locuteurs. Ainsi le mot *masure* désigne une maison paysanne en Normandie, le mot *piaule* une maison dans la langue de la pègre parisienne. Mais ces « maisons » dans la langue des paysans ou des marlous sont conçues comme habitées par ces paysans ou ces marlous et, par conséquent, pauvres, délabrées, sales ou mal famées. *Masure*, *palais*, *building*, *cottage*, etc., ont des valeurs particulières qui tiennent non seulement à la nature de la chose désignée, mais à celle des classes sociales qui habitent ordinairement ces types de maisons et à l'emploi qu'elles font de ces mots.

*Bouffer*, c'est-à-dire « manger » dans la langue des gens grossiers, signifie donc « manger comme un homme grossier », gloutonnement, salement, etc.

Un *maraud* — proprement un matou — désigne un « homme » dans l'argot des truands du XVI<sup>e</sup> siècle ; et le mot passe dans la langue commune pour désigner un « homme grossier et brutal ».

C'est toujours le même mécanisme qui fait passer la valeur, de l'usager du signe sur le signe lui-même et sur la chose qu'il désigne.

Cette valeur, d'autre part, est subjective et relative : un mot « bas » et « grossier » — c'est-à-dire jugé bas et grossier par les gens distingués — ne comporte aucune bassesse, ni grossièreté dans la bouche et dans l'oreille de gens « bas » et « grossiers », mais n'ayant eux-mêmes aucune conscience, ni aucune intention de cette « bassesse » et de cette « grossièreté » que leur attribuent les gens distingués.

Comme toute valeur, la « grossièreté » est un jugement porté sur un individu, une chose, un mot et une qualité qui lui est attribuée.

Un *gros mot* est « grossier » dans la mesure où il est reconnu et assumé comme tel. Et dans ce cas la grossièreté du mot désigne la grossièreté de la chose nommée.

*Baffrer*, *glavioter*, *se marrer*, etc., c'est « manger », « cracher », « rire », etc., « à la manière d'un homme grossier » ; et, dans la mesure où l'homme grossier est un individu vulgaire, bas, méprisable, ce mépris est projeté à la fois sur la chose nommée et sur celui auquel on l'attribue. C'est pourquoi les bons usages proscrivent les gros mots.

Certes ces tabous s'attachent aux choses elles-mêmes, dans la mesure où il y a des choses dont les honnêtes gens ne parlent pas. Mais il faut bien, cependant, parfois qu'ils en parlent : la plus éthérée des demoiselles peut avoir la colique ; et puis, il y a les intimes, les médecins, les juges, les traités de biologie, etc. D'où l'existence d'*euphémismes* (au sens propre « bon langage ») dont la fonction est de neutraliser les connotations désagréables ou censurées. En fait, *manger*, *peur*, *rire*, etc., sont des euphémismes par rapport à *bouffer*, *trouille*, *rigoler*, etc., dans la mesure où ils ne comportent pas ces motivations onomatopéiques ou méta-

phoriques, qui épaississent, matérialisent et animalisent les seconds.

Mais quand la langue commune n'offre pas le choix de ces mots immotivés et aseptisés, on en fabrique de toutes pièces. Ainsi on évitera le populaire *chiottes*, dénotativement fort bien fait et adéquat, mais auquel adhèrent des connotations déplaisantes. On lui substitue : *lieux d'aisances*, *lieu*, *cabinet*, *lavabos*, voire *téléphone* ou *water-closet*, *w.-c.*, *vécés*, etc.

Un des modes les plus fréquents de l'euphémisme est l'emploi de mots savants empruntés au latin ou au grec de la médecine. D'où des mots comme : *anus*, *pénis*, *testicules*, *coït*, *uriner*, *déféquer*, *blennorrhagie*, etc. La pruderie et la préciosité peuvent pousser très loin ce type d'emprunt : on ne *sue* pas, on *transpire*, on ne *crache* pas, on *expectore*... Ces mots ont la même fonction que les termes étrangers ; tirés comme eux d'une langue que les locuteurs ignorent et dépourvus de connotations, ces termes scientifiques ont un caractère purement objectif dénué de toute affectivité. Montrer son *cul* en public est une manifestation de mépris ou de gloriole ; montrer son *anus* au médecin est une servitude physique à laquelle il n'est pas toujours possible de se dérober, non plus qu'aux contraintes de la parole que cet examen exige.

Donc l'euphémie est le recours — sous diverses formes et à différents niveaux — à des locutions dépourvues de connotations déplaisantes, proscrites par le bon goût et la bienséance.

La « cacophémie » (objet de la présente étude) est, en revanche, l'emploi de ces gros mots à des fins expressives dont la plus générale est la dévalorisation des choses dont on parle et, à travers elles,

de l'interlocuteur. Ils trouvent leur principal champ d'emploi dans le *juron* et dans l'*injure* dont c'est précisément la fonction.

Ceci constitue leur fonction « expressive » : un langage au moyen duquel nous pouvons exprimer avec force notre frustration, notre rage, notre dépit.

C'est la raison pour laquelle ils sont censurés car il n'y aurait pas de vie sociale possible si les individus donnaient libre cours à leurs émotions les plus négatives. Mais à cette censure il peut y avoir des limites dans la mesure où le refoulement de nos sentiments est traumatisant et inhibiteur. On sait, en revanche, combien de grossières et irrationnelles querelles peuvent vider un abcès et rétablir une communication devenue impossible.

Dans ce sens la grossièreté a sa fonction et on peut imaginer un « bon usage des gros mots ». Usage, certes, qu'on ne conseille pas et qui dépend des circonstances et des individus et qui, dans tous les cas, doit rester prudent et modéré. Ceci dit on ne saurait ignorer cette fonction cathartique (une fonction de purgation des émotions) que certains d'entre nous trouvent dans les gros mots.

Ils ont, par ailleurs, une deuxième fonction que j'appellerai, faute de mieux, « stylistique ». La culture — on vient de le dire — constitue une spiritualisation qui arrache l'homme à son destin biologique ; c'est pourquoi la société ne saurait supporter une grossièreté qui l'enchaîne dans son animalité.

Mais, là encore, il y a des limites au-delà desquelles l'homme tombe dans la pruderie, l'affectation et la préciosité et oublie qu'il est aussi fait de chair, de sang et d'ordure. Il est bon, alors, qu'on le lui rappelle ; c'est pourquoi il y a une valorisation — matérialiste et naturaliste — de l'obscénité. C'est

le rôle de certains écrivains et, en général, parmi les plus grands : Rabelais et aujourd'hui Zola ou Céline, Shakespeare, Joyce, Miller.

Ceci n'est pas le sujet de la présente étude qui s'en tient à l'analyse de l'injure, mais il était bon de rappeler cette fonction.

## CHAPITRE II

### L'INJURE

Les *gros mots* — et dans le sens le plus large les mots vulgaires et bas — ont pour fonction de dévaloriser les choses qu'ils nomment en même temps que les gens auxquels ces choses s'appliquent. Cette dévalorisation peut être purement objective, mais le plus souvent elle implique une attitude affective de la part du locuteur : le *gros mot* est, pour lui, le moyen d'exprimer — en paroles — son dégoût, son mépris, son hostilité, etc. C'est pourquoi la plupart des gros mots sont des injures et des jurons, sont utilisés comme injures et, réciproquement, les injures sont dans la majorité des cas constituées par des gros mots.

*Injure* vient du latin *injuria* qui désigne « une injustice, un tort », sens qui s'est conservé dans l'expression française : les *injures du temps*. D'où l'idée d'« offenses graves et délibérées », telles que *affronts, insultes, outrages*, etc., qui peuvent consister en comportements, actions, gestes, mais qui sont, essentiellement, des « paroles offensantes ». Dans ce dernier sens, qui est celui qui nous intéresse ici, *l'injure* est un « acte » de parole, un « coup » qu'un sujet porte à un objet — le latin *offendere* signifie, primitivement, « heurter, porter un coup ».

Avant de définir les différents types d'injures

et leurs formes, il serait bon de replacer cette notion au sein de sa « structure profonde », au niveau de la relation archaïque du sujet à l'objet.

### I. — La relation transitive : sujet-objet

Toute « action » postule un « agent » et au niveau du langage un verbe et un sujet ; le verbe transitif, d'autre part, comporte un objet qui représente le « patient » qui subit l'action. Linguistiquement, la proposition prédicative avec son sujet, son verbe, son complément d'objet constitue la relation syntaxique élémentaire, la « structure profonde » la plus simple et d'où dérivent toutes les autres. Au niveau de la chose nommée, cette relation transitive se situe au plus intime, au plus archaïque et au plus universel de notre expérience ; c'est la relation du moi au monde. Elle est donc fondamentale aussi bien au plan de notre expérience qu'à celui du langage qui l'exprime. Elle sous-tend le sens et l'étymologie de milliers de mots : tous les verbes transitifs et tous les noms d'agents, de patients, d'instruments qui en dérivent. C'est elle qui définit le cadre de la psychologie traditionnelle avec ses trois fonctions : intelligence, affectivité, volonté ou action (ces deux derniers termes étant synonymes).

Mais examinons, dans les termes les plus simples et les plus naïfs, ce qui se passe quand un « sujet » se trouve placé devant un « objet » ; quelle est la nature de cette relation et, surtout, comment s'exprime-t-elle dans le langage ?

Le fait saillant est que le sujet et l'objet sont à la fois agents et patients.

Dans un premier temps qui est celui de la sensation, de l'impression et de l'émotion, le sujet est affecté, c'est-à-dire qu'il est l'objet d'un « faire ».

L'impression est un contact plus ou moins léger ou brutal, à la limite un choc. L'objet frappe la vue, caresse l'ouïe, flatte l'odorat, etc., du sujet qui est ému, touché, bouleversé, choqué, etc.

A ces émotions, à ces mouvements du corps (*émouvoir* signifie *mouvoir*) correspondent des sentiments que le sujet ressent pour l'objet. Ces sentiments qui sont polarisés en deux groupes opposés selon qu'ils sont agréables ou désagréables engendrent un désir de prolonger l'impression agréable et de faire cesser l'impression désagréable, impression dont l'origine est dans l'action de l'objet. Ce désir — positif ou négatif — déclenche l'action du sujet, action qui a pour but de prolonger ou de faire cesser l'action de l'objet. L'action (ou les paroles) ainsi déclenchée est d'une double nature, soit instinctive et spontanée, simple réflexe de l'émotion : on entend un bruit insolite, on a peur, on prend la fuite ; soit réfléchie et décidée en toute connaissance, après que l'intelligence a reconnu les causes exactes de l'émotion et leurs conséquences.

Relevons, en passant, que le vocabulaire psychologique traditionnel exprime cette situation en faisant de l'intelligence une faculté active — *acérée*, *pénétrante*, etc. — qui *comprend*, *prend*, *saisit*, etc., et de l'affectivité une faculté passive — *émue*, *touchée*, *frappée*, etc.

Ceci correspond à la double fonction du langage (cf. *supra*, p. 21) ; les mots qui nomment les choses les désignent à la fois en fonction des caractères objectifs que nous leur reconnaissons et des sentiments et émotions que nous éprouvons à leur égard, des désirs et tendances qu'elles nous inspirent. Sentiments et tendances positives à l'égard des qualités de l'objet et négatives à l'égard de ses défauts. Au niveau de la fonction affective du

langage, cette double tendance — positive et négative — correspond à deux types de mots expressifs. D'une part, les hypocoristiques, termes de tendresse du type : *chérie, mon chou, mon rat, mon lapin*, etc. ; les laudatifs : *formidable, épataant*, etc., qui expriment l'affection, l'admiration, la sympathie du locuteur à l'égard de la personne ou de la chose dont il parle. D'autre part, les péjoratifs : *imbécile, voyou, con, chameau*, etc., qui expriment des sentiments d'antipathie.

Dans la mesure où le *gros mot* dévalorise la chose nommée on comprend son rôle dans l'expression de cette *libido* négative, formée de *haine* ou de *mépris* en passant par l'*aversion*, la *répulsion*, l'*antipathie*, l'*horreur*, l'*abomination*, l'*exécration*, l'*animosité*, l'*inimitié*, l'*hostilité*, la *rivalité*, l'*aigreur*, l'*acrimonie*, l'*amertume*, l'*ulcération*, la *jalousie*, la *malveillance*, la *répugnance*, la *rancœur*, la *rancune*, le *dégoût*, l'*ennui*, etc.

A ces sentiments du sujet correspondent des jugements qu'il porte sur l'objet ; et ici, encore une fois, qu'on me permette de recopier le dictionnaire des synonymes qui définit *grossier* comme : *bas, blessant, choquant, cochon, dégoûtant, cru, inconvenant, malhonnête, malséant, malsonnant, ordurier, trivial, vulgaire, obscène*. Et *obscène* comme : *dégoûtant, dégueulasse, déshonnête, gros, graveleux, grivois, grossier, immonde, immoral, impudique, impur, inconvenant, indécent, licencieux, malpropre, ordurier, pornographique, sale, gaulois, poivré, salé*.

On multiplierait ces inventaires ; nous voulons simplement donner une idée de la diversité, de la richesse et du dynamisme de ce côté négatif de notre affectivité. L'ensemble de ce vocabulaire correspond aux termes de la double relation sujet-objet décrite plus haut (cf. *supra*, p. 28). L'objet

agent est la source d'une impression qu'il fait sur le sujet ; il est : *blessant, choquant, dégoûtant, dégueulasse*, etc. Le sujet patient, ainsi impressionné, est le siège d'une émotion : *dégoût, colère, mépris*, etc. Le sujet agent est le siège d'une tendance qui le pousse à supprimer ou à modifier l'impression désagréable en agissant sur l'objet.

Ces tendances sont en gros de trois types : la *haine* et le *dégoût* ou désir de repousser l'objet ou de l'anéantir par l'attaque ; le *mépris* et la *dérision* ou désir de dénier à l'objet toute valeur et tout pouvoir par l'indifférence ; l'*ennui* et le *mécontentement* ou désir de s'éloigner de l'objet par l'éloignement.

A quoi correspondent le *salaud*, le *con* et l'*emmerdeur*, termes qui constituent les grandes catégories de l'injure, et qui tirent de leur « grossièreté » l'essentiel de leur valeur négative et péjorative.

## II. — Les injures

L'*injure* est une « parole offensante » et l'*offense* est, au sens étymologique, un « coup, une attaque », d'après le latin *offendere*. L'attaque est, au sens propre, physique ; on frappe quelqu'un pour le blesser, lui infliger du mal. La *blessure*, par ailleurs, peut être symbolique, soit sous forme d'actes concrets tels que : « soufflets », « pied au derrière », « nargue », « gestes de défis », etc., soit sous forme de paroles qui expriment les sentiments éprouvés par le locuteur ; et ces paroles, plus que des assertions et des jugements, sont des « actes », actes verbaux jetés à la face de l'interlocuteur. On reviendra sur ce point décisif et qui explique, à la fois, la forme et la fonction de l'injure et lui confère une place

particulière dans le système de l'expression verbale (cf. *infra*, chap. VI).

Ces injures sont de différentes sortes, telles que : *affronts, insultes, outrages, invectives, reproches, railleries, sarcasmes, défis, blasphèmes, jurons, etc.* ; auxquels on ajoutera des verbes comme : *offenser, insulter, outrager, blesser, froisser, mortifier, choquer, vexer, maudire, vilipender, huer, conspuer, cracher au visage, trainer dans la boue, etc.*

Les mêmes sémantismes se retrouvent dans tous ces mots : un coup porté à l'objet ; c'est, on l'a vu, le sens de *offenser*, et aussi de :

- *insulter* proprement « sauter sur » ;
- *affronter* d'après l'ancien français « frapper au front » ;
- *outrager* d'après l'ancien français *outrer* « accabler », « vaincre au combat », « surcharger » ;
- *invective* d'après le latin *invehi* « s'emporter ».

Ces attaques peuvent être symboliques comme dans *huer* « crier », *conspuer* « cracher ». Elles ont pour résultat de *blesser, froisser* (i.e. « briser »), *vexer* (i.e. « tourmenter »), *choquer* celui qui en est l'objet. *Blessure* métaphorique et qui a métaphoriquement pour but de réduire et d'annihiler la combativité de l'objet, sa capacité d'attaquer le sujet.

La relation sujet-objet est conçue comme un combat dans lequel le sujet attaqué par l'objet contre-attaque pour le réduire à l'impuissance. L'injure est l'expression verbale spontanée et purement affective de cette volonté de puissance du sujet. Telle est l'hostilité suscitée par la « haine » et le « dégoût » qui exigent que l'adversaire dangereux soit mis dans l'impossibilité de nuire et donc d'agir.

Ce rapport de force entre un agent et un patient est celui de l'attaquant et de son adversaire, du chasseur et du gibier, du trompeur et du trompé. On le retrouve, à l'état latent, dans toute relation transitive entre un sujet et un objet ; par exemple dans l'hostilité du cavalier pour sa monture, de l'ouvrier contre la substance rétive ou l'outil mal ajusté, de l'adjudant contre le soldat, etc. ; bref de tout objet qui résiste au désir du sujet. Et tout particulièrement, de l'homme contre la femme dans la « relation sexuelle », dans l'« acte sexuel », qui sont, dans le système linguistique, la relation et l'acte transitif par excellence et qui symbolisent tous les autres (cf. *infra*, chap. III).

Cette volonté de puissance peut aussi s'exprimer sous forme d'une affirmation d'impuissance de l'adversaire. A ce dernier on dénie alors toute valeur ; il est « méprisé », « dédaigné » ou écarté comme une mouche importune.

Et, là encore, c'est une image corporelle — celle de la défécation — qui symbolise cette non-valeur.

Cette dépréciation de l'objet, que l'injure a pour fonction d'exprimer et de connoter, relève — on l'a dit, mais répétons-le — de trois types :

- le *salaud* qui est une *charogne, pourrie* et *puante* dont l'odeur agressive est insupportable ;
- l'*emmerdeur* importun et *collant*, malgré vos efforts pour vous en débarrasser ;
- le *con* et le *couillon*, symboles de l'action inefficace et de l'impuissance.

Mais on aurait tort de voir dans ces mots de simples obscénités dont l'usage serait déterminé par une sorte d'amour de l'ordure ; d'autant plus qu'ils sont aujourd'hui immotivés et que des jurons comme *foutre* ou *merde*, des injures comme *vache*

ou *con*, etc., n'évoquent pas l'image de leur sens primitif dans l'esprit de ceux qui les emploient.

Certes il s'agit là de choses « basses » et « grossières » dont l'évocation est proscrite par la bienséance ; mais ceci n'est qu'un caractère secondaire. Au-delà de ces tabous et bien antérieurement à eux, à un niveau « profond » le « sexe », la « défécation » et la « pourriture » sont les archétypes d'un système de la non-valeur, de la négation de toute valeur. D'autre part, le fait que ces choses sont désignées par leur nom « bas » et « grossier » actualise et dynamise cette fonction péjorative et dépréciative latente. On étudiera, dans un moment, ce système. En attendant, il faut dire quelques mots sur la forme de l'injure et du juron.

### III. — Injures et expressivité

La forme de l'injure est déterminée par sa fonction et ses conditions d'emploi.

Elle constitue, on l'a vu, un langage de la valeur (négative et péjorative). Elle exprime moins une idée qu'un sentiment. C'est pourquoi son champ sémantique est si vaste et si vague : les *cons*, c'est pratiquement tout le monde et *merde* exprime à peu près n'importe quoi, y compris, à la limite, une certaine admiration. C'est que le sentiment exprimé est désigné non seulement par le sens du mot, mais plus encore par le ton — violent, hésitant, impératif, dubitatif, interrogatif, etc. — sur lequel il est prononcé. Ton qui, par ailleurs, peut s'accompagner de gestes : poing menaçant, sourcil méprisant, moue dégoûtée.

Étroitement lié à cette expressivité vocale et corporelle est le fait que l'injure et le juron s'adres-

sent directement — et physiquement — à un interlocuteur.

Dire du mal de quelqu'un, à la troisième personne : *Durand* est un *salaud*, etc., c'est le calomnier, le diffamer, le vilipender. L'injurier, en revanche, c'est s'adresser à lui, à la seconde personne : *tu es un salaud !*, ou au vocatif : *salaud !* Même si l'interlocuteur est absent, c'est à lui qu'on s'adresse en pensée : *le salaud !* (s'il était là qu'est-ce que je lui passerais). L'enfant qui écrit : *merde* sur un mur, ne manque pas d'ajouter : « pour celui qui le lira ». L'injure est un acte de parole, une parole qui est un acte par lequel le locuteur « affronte » physiquement son adversaire. Elle ne se contente pas de « dire quelque chose à propos de quelqu'un » ; la voix qui *conspue* (c'est-à-dire « crache ») fuse comme un crachat et s'accompagne souvent d'un crachat symbolique. Crier *merde* à un importun est un acte de la même nature que le mouvement d'impatience qui lui claque la porte au nez.

Cet « acte » qui confond le « dire » et le « faire » trouve son principal moyen d'expression dans une forme linguistique particulière, le *locutif* dont il nous faut dire ici quelques mots (1).

Le discours, en effet, véhicule l'information sur une double ligne, selon un double code : d'une part, le code prédicatif, défini par les règles de la grammaire dont la base est constituée par la phrase prédicative minimale comprenant un sujet et un verbe. La communication, ainsi instaurée, se déroule sur deux plans : celui du « dire » (de l'acte de dire) et celui du « dit » (de la chose dite). Au premier plan, on a une situation concrète, dans un temps et dans

(1) Voir à ce sujet P. GUIRAUD, *La syntaxe du français*, chap. V.

un espace concrets : un agent, le locuteur, émet un message qui est reçu par un patient, l'allocutaire.

Au second plan, cet acte de parole est investi d'une signification définie par le code grammatical selon lequel le sujet désigne la personne dont parle le locuteur et le verbe ce qu'il en dit, les actes ou états qu'il lui attribue, en paroles. Cette personne « dont on parle » pouvant être : *je* (le locuteur lui-même), *tu* (l'allocutaire) ou *il* (une troisième personne qui n'est ni le premier, ni le second).

Mais parallèlement à ce qui est « dit », une autre information passe à travers la manière de « dire » : la voix du locuteur, sa mimique, sa relation avec l'allocutaire, le temps, le lieu, les circonstances, etc. A ce niveau, les variations de la voix, le ton (1), jouent un rôle décisif.

On peut dire : « Pierre est en retard » d'un ton excédé, anxieux, indulgent, amusé, etc. ; et même : « deux et deux font quatre » d'un ton catégorique, pédant, dubitatif, ironique, etc. Les communications qui engagent notre affectivité (nos sentiments, nos désirs) sont particulièrement tributaires du ton, car ces variations de la voix ont précisément pour fonction d'exprimer nos émotions. Elles constituent, d'autre part, un code particulier, distinct du code prédicatif et qui doit avoir ses règles, encore que nous les connaissions mal. La diction des acteurs et les mille et une manières de dire « to be or not to be » ou « Bonjour Monsieur » peuvent donner une idée de ce code vocal (sans parler du code gestuel qui l'accompagne le plus souvent).

(1) Au sens technique et linguistique du terme le « ton » ou mélodie désigne les variations de hauteur (grave ou aigu) ; mais nous employons ici ce mot dans une acception plus générale qui englobe, en outre, l'intensité (forte ou faible) et la quantité (longue ou brève). Caractères qu'on désigne aussi sous le nom de « prosodiques ».

Ce code « locutif » ne comporte pas de verbe dans la mesure où il n'est pas un « dire » mais un « faire », une réaction psychophysique spontanée et distincte de ce qu'on dit : on peut très bien dire : « je n'ai pas peur » d'une voix chevrotante et en claquant des dents.

Pour autant qu'on puisse parler d'une grammaire locutive, ses principaux tours sont :

- le vocatif : *chérie !, imbécile !, Mon Dieu !, etc.* ;
- l'impératif : *viens, fous le camp, la ferme, feu, etc.* ;
- le mot-phrase : *admirable, épatant, pas folle, etc.* ;
- l'interjection : *Ah !, Oh !, Pouah !, etc.*

Ces formes comportent un contenu sémantique en même temps qu'un profil prosodique qui « exprime » les sentiments éprouvés à l'égard de la chose ou de la situation « désignée ».

La grammaire locutive, ainsi définie, constitue le langage de la valeur. A la limite le sens peut être entièrement évacué et l'interjection n'est plus qu'un simple support de l'émotion : *Oh !, Pouah !* expriment la « surprise », le « dégoût » du locuteur en face de ce qu'il voit ou de ce qu'on lui dit. Il ne « dit » rien, il « fait » : *Oh !* ou *Pouah !*

Ce style locutif, évidemment, n'est possible qu'au sein de la communication concrète ; il implique nécessairement la présence physique, *in situ*, des interlocuteurs. On comprend le rôle qu'il joue dans l'*injure* et le *juron* ; sous forme de vocatif-impératif dans le premier cas ; dans le second, sous forme de mot-phrase et d'interjection. Une prosodie de l'*injure* nous dirait comment les variations de la voix expriment : l'impatience, l'énervement, l'exaspération, la lassitude, le mépris, le dégoût, la répugnance, l'aversion, la haine, etc.

Je ne pense pas qu'elle ait jamais été établie

d'une façon « scientifique », encore que chacun soit très conscient de son existence et de ses moyens. Ce qu'il fallait dire, ici, c'est que la sémantique de la dépréciation affective qui est l'objet des chapitres ultérieurs est étroitement solidaire de cette prosodie du dégoût et du mépris.

Un autre caractère de l'affectivité en général — et de l'affectivité populaire en particulier — est l'intensité : l'affirmation, la négation, l'ordre s'y expriment emphatiquement. D'où un certain nombre de formes intensives, de procédés de mise en relief fréquents dans l'injure.

L'hyperbole : les *salauds*, les *cons* sont les *rois*, voire les *empereurs des salauds* ; prééminence qui s'exprime dans un certain nombre de locutions stéréotypées : *si les cons dansaient tu serais pas à l'orchestre, si les cons volaient tu serais chef d'escadrille*, etc.

Des épithètes traditionnelles du type : *sacré, franc, foutu, beau...*, *salaud*, expriment cette « perfection » et cet « achèvement » de la qualité : *sacré* désigne un individu investi de tous les attributs de sa fonction ; *foutu* — ainsi qu'on le verra — est le synonyme « grossier » de *fait, fini*. Quant à *beau* c'est aussi son sens dans de nombreuses locutions : *le beau milieu* « le milieu précis, exact » ; *c'est trop beau...*, *il ferait beau voir* désignent une chose trop ou entièrement conforme à la situation signifiée ; un *beau talent*, un *beau rôti*, une *belle âme*, etc., possèdent tous les caractères qui confèrent à l'objet son maximum d'efficacité. Ces qualificatifs ont donc pour fonction de maximaliser l'injure.

Un autre procédé d'intensification est la redondance, soit par répétition : *Nom de Dieu, de Nom de Dieu, de Nom de Dieu...*, soit par expansion :

*un con, un sale con, un foutu sale con, un foutu sale con pourri, un foutu sale con pourri de merde*, etc. ; ou par accumulation *salaud, fumier, pourri, con* c'est le « chapelet d'injures ».

La mise en relief peut se faire aussi par dérivation à partir de suffixes populaires à valeur itérative, fréquentative, augmentative, diminutive, etc., générateurs de connotations péjoratives.

Le *con* est un *conard, conaud, conasson, conosov*.

*Merde* devient *merdaille, merdasse, merdouille, merdre*.

Les adjectifs *grand* et *petit* appartiennent à ce système dans lequel la « petitesse » connote la « faiblesse », la « mesquinerie », l'« insignifiance » et la *grandeur* la « pesanteur », la « brutalité », la « bêtise », etc.

Toutes ces formes se combinent avec le ton pour exprimer l'intensité du sentiment éprouvé dont la nature est précisée par les différents thèmes sémantiques de la « grossièreté » au sein d'un système que nous allons, maintenant, étudier. Mais, avant d'aborder ce problème, il n'est pas inutile — au risque d'anticiper sur nos conclusions — de donner un bref aperçu et un schéma de ce système dont la description détaillée, preuves et documents à l'appui, est l'objet des chapitres ultérieurs. Il repose sur trois images élémentaires : la sexualité, la défécation, la puanteur de la pourriture.

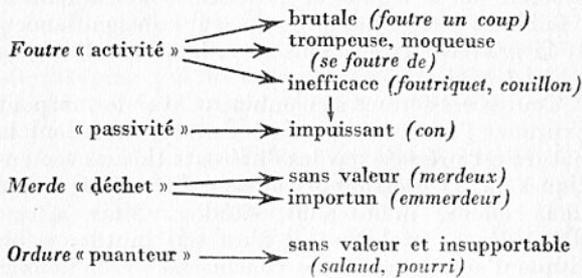
L'*acte* sexuel qui est le symbole de toute activité transitive signifie la relation de puissance et d'impuissance entre l'agent actif et le patient passif. Sous sa forme « grossière » (*foutre*), cette activité peut être conçue comme « brutale » (*foutre sur la gueule*), « trompeuse et railleuse » (*se foutre de quelqu'un*), « inefficace » (*foutaise, couillonnade, connerie*).

A ce système se rattache, tardivement et secondairement, le *con*, patient impuissant de l'acte qu'il subit passivement.

L'excrément est le symbole du déchet biologique, la forme la plus basse et la plus grossière de la vie. C'est la non-valeur, rejetée et refusée (*la merde*) ; mais aussi importune et dont il est difficile de se débarrasser (*l'emmerdement*).

La puanteur de la charogne pourrie et du corps négligé ou malade est le symbole de l'objet insupportable (*le salaud, la charogne*).

D'où, en gros, la structure suivante :



### CHAPITRE III

#### FOUTAISES ET COUILLONNADES

*Foutre* est un des mots les plus curieux et les plus originaux de la langue française ; c'en est aussi un des plus importants par la place qu'il occupe au centre du système conceptuel et lexical.

##### I. — Foutre c'est « faire »

*Foutre*, en effet, signifie « faire » en français populaire et *faire*, réciproquement, signifie « foutre ». Ceci ressort d'expressions telles que : *faire la chose, faire la besogne, le faire, faire une femme*, etc. Tout « faire », c'est-à-dire tout acte transitif impliquant l'action d'un sujet sur un objet, contient en puissance l'idée de l'acte sexuel : que le chevalier ait *fourbi, sabré, pointé, bousculé, tamponné*, ou, tout simplement, *zinziné* la bergère, personne n'hésitera à reconnaître le sens de ces mots. Le contexte aidant, toute action se laisse virtuellement interpréter comme sexuelle. Tel ce jeu des proverbes auxquels il suffit d'ajouter « au milieu du lit » ; ainsi : « A bon chat bon rat », « Pierre qui roule n'amasse pas mousse », « Petite pluie abat grand vent », etc. Il serait absolument faux de chercher l'origine de ces plaisanteries dans une imagination puérile ou dépravée ; elles sont fondamentales. Cela

tient à un système qui, à tort ou à raison, rattache l'activité à la sexualité. La psychologie traditionnelle divise la psyché en trois parties : intelligence, affectivité, volonté ayant respectivement pour siège la tête, la poitrine, le sexe. De toutes nos activités — respiration, digestion, locomotion, etc. — seule la sexualité mérite le nom d'« acte » — *l'acte sexuel* — dans la mesure où il est conçu comme l'acte par excellence, l'acte exemplaire qui sert d'exemple et de mode de représentation de tous les autres actes. Cette image qui irradie et irrigue tout le langage constitue l'une des plus importantes et des plus archaïques des structures génératrices du lexique et à travers ce dernier de la pensée littéraire, scientifique, folklorique, mythologique. Elle dépasse donc singulièrement les douteux et scabreux calembours et anecdotes qui n'en sont qu'un accident et un épiphénomène.

J'aurai l'occasion de m'expliquer sur ce point dans un livre prochain assorti d'un inventaire de quelque dix mille mots et locutions pertinentes.

Pour l'instant, nous nous contenterons d'examiner le champ des emplois métaphoriques de *foutre*.

*Foutre* c'est « faire » ; et, en vertu de l'origine du mot, « faire grossièrement » avec les différentes valeurs qui s'attachent à ce concept (voir chap. I<sup>er</sup>).

A l'article *foutre*, les dictionnaires mentionnent un premier groupe de trois sens :

- 1) « porter un coup violent » : *foutre une baffe, foutre sur la gueule* ;
- 2) « jeter, lancer » : *foutre à la porte, foutre en l'air* ;
- 3) « faire » : *y a rien à foutre, une fille bien foutue*.

Ces trois groupes de significations remontent à une même image : « donner un coup ». Or le « coup » est l'archétype sémiologique de « l'action ».

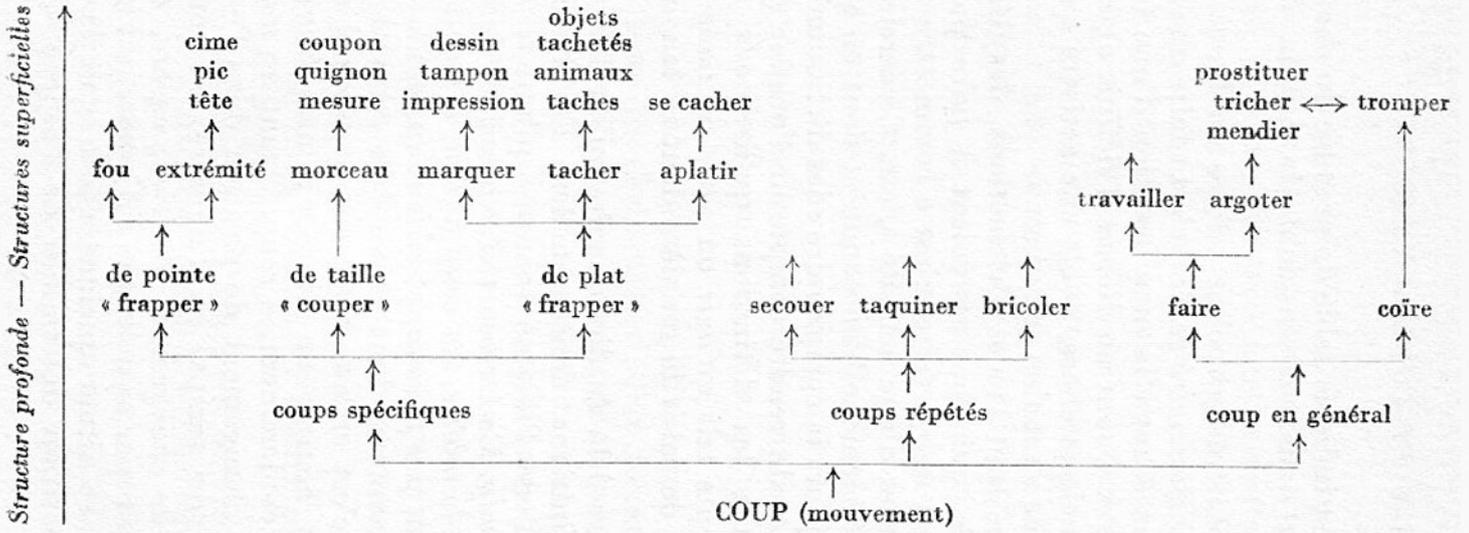
Ici il est indispensable de prendre du champ pour examiner dans son ensemble la notion de *faire*, *d'agir*.

Selon Littré *agir* c'est « faire quelque chose » ; pour le *Dictionnaire général* c'est « faire une action », une *action* étant « la manifestation d'une force par ses effets ». Quant au *Robert* il définit *agir* comme « faire quelque chose, avoir une activité qui transforme plus ou moins ce qui est ».

Mais ce sont là des abstractions, des définitions circulaires qui nous renvoient à *faire* pour nous ramener à *agir* : *faire*, c'est « commettre un acte, être le sujet d'une activité », etc. Ce cercle vicieux est un phénomène bien connu et dont on se gausse sans toujours le comprendre : les dictionnaires sont incapables de rendre compte de l'origine profonde des mots ; les définitions qu'ils nous donnent de concepts tels qu'*agir* ou *faire* ne nous permettent pas de saisir la manière dont la langue se les représente.

C'est au-delà du dictionnaire qu'on doit chercher des définitions fonctionnelles. En l'occurrence, l'examen de l'idiome montre qu'une « action » est un *coup*. Ceci ressort d'expressions telles que : *un coup de maître, un coup d'éclat, à tous les coups, ça ne vaut pas le coup, pour le coup*, etc.

Nous sommes donc renvoyés à *coup* et on nous dit que c'est un « mouvement par lequel un corps vient en heurter un autre » ; mais *heurter* nous ramène, évidemment, à *coup*. Quant au *mouvement* c'est un changement de position dans l'espace en fonction du temps. Ici l'impasse est totale ; les notions de *changement*, *position*, *espace*, *temps* se définissent par synonymie : *l'espace* est « le lieu où peut se situer quelque chose » et le *lieu* est « une position déterminée de l'espace », etc. Il



s'agit de concepts axiomatiques parmi lesquels on retrouve les catégories d'Aristote. Le problème — qui dépasse les limites de la présente étude — est de savoir si l'on doit les considérer comme des « universaux » lexicologiques, communs à toutes les langues ou s'ils varient — plus ou moins — d'un idiome à l'autre.

Ceci dit un *coup* est un « mouvement » qui met en contact un agent et un patient ; mais l'idée de « mouvement » (de même que celle d'agent et de patient) ne peut être définie que dans des termes qui eux-mêmes échappent à toute définition.

Nous sommes donc aux sources, au niveau le plus intime de l'analyse lexicologique et une notion telle que celle de « coup » appartient bien aux structures élémentaires et profondes du lexique. J'en ai donné une étude détaillée dans un article intitulé *Distribution et transformation de la notion de coup*, article d'abord paru dans le numéro 4 de la revue *Langue française* (Larousse) et réédité dans la dernière édition de ma *Sémantique*.

Qu'on nous permette de reproduire, encore une fois, ici, le tableau synthétique de ce système :

Des centaines, voire des milliers de mots, en apparence les plus étrangers retrouvent ainsi leur unité et leur cohérence, « en structure profonde ».

Ainsi *taper* engendre *tamponner* « frapper avec un instrument plat qui laisse une marque » ; *tapiner* « travailler (dans l'argot de la prostituée) » ; *taper* « travailler (dans l'argot du mendiant professionnel) » d'où, secondairement, « emprunter de l'argent (qu'on n'a pas l'intention de rendre) » ; *se taper un gueuleton* « faire un gueuleton ».

*Pocher*, *croquer*, *chiquer* qui signifient également « donner des coups » désignent la *pochade*, le *croquis* et le dessin *chiqué*, c'est-à-dire, enlevé rapidement,

à « grands coups (de crayons) » ; mais *chiqué*, plus particulièrement employé par les dessinateurs de mode, va donner *chiqué*, *chic* « élégant » et *de chic* « improvisé ». Le vieux verbe *chiquer* « frapper », cependant, poursuit sa carrière en argot, au sens de tromper ; sans parler de la *chique* « morceau détaché » et *chiquer* « manger », etc.

De ce tableau, il ressort que l'idée de « coup » est commune à un ensemble de mots qui désignent des actes transitifs par lesquels un sujet agit sur un objet et plus particulièrement sous forme d'une action agressive et plus ou moins brutale. Ceci englobe la presque totalité des activités artisanales, militaires, ludiques exercées au moyen de divers instruments et donc tous les « faire » et en particulier le « faire naturel », le *coup* porté (*tiré*) au moyen de l'instrument de nature.

C'est une image du corps, le *coup* désignant le « mouvement d'un membre (nu ou armé) au moyen duquel on vient frapper un objet » ; *coup* qui est à la base de tous les actes transitifs : « travaux », « combats », « jeux », « coït » et intègre ces notions dans un vaste champ métaphorique au sein duquel elles échangent leurs valeurs.

Deux images corporelles sont à la base de ce *coup* ainsi porté : celle du bras, ouvrier ou hostile, et celle du pénis érigé. Or cette dernière est particulièrement « active » et adéquate du fait de composantes sémiques propres à exprimer les « tendances », « tensions », « pulsions », « puissances », etc., qui engendrent et soutiennent l'action. Elle est fondamentale et on la retrouve partout sous des formes latentes dont les tabous de décence masquent l'actualisation. En revanche, elle s'étale en liberté dans la langue populaire. Le nombre des mots impliqués dans une telle structure est considérable :

plusieurs milliers de verbes transitifs avec autant de noms d'agents, d'objets, d'instruments correspondants.

Le sème commun à tous ces termes leur confère un grand pouvoir métaphorique et l'analogie leur permet de passer spontanément d'une catégorie de sens à l'autre. *En mettre un coup* « travailler dur » engendre *ne pas en faire une secousse* « ne pas faire le moindre effort ». *Tirer un coup* « coïre » entraîne *filer un coup de rouleau, de plumeau*, etc. ; tous les noms d'instruments étant des noms du pénis en puissance.

C'est pourquoi ces noms sont innombrables ; un dictionnaire érotique récemment établi contient 600 noms du pénis, 600 noms du vagin et 1 200 noms du coït ; inventaire qui pourrait être facilement étendu. De cette situation il résulte que le coït est le paradigme — la forme exemplaire et symbolique — de toute action ; et, sous sa dénomination populaire, de toute action « grossière » et qui engage plus ou moins négativement l'affectivité du sujet parlant.

Ceci conformément au procès linguistique précédemment décrit (cf. *supra*, p. 21).

*Foutre*, et ses synonymes argotiques, désignent donc un « faire grossier » ; c'est-à-dire une action dépréciée, mais qui peut être selon le cas « brutale » ou « mal finie, mal dégrossie » ; on verra comment, d'autre part, l'idée de duplicité et de raillerie s'insère dans ce sémantisme.

## II. — Une action brutale ou mal faite

Ceci procède du sens premier « donner un coup » (grossier) : *foutre une gifle, le pied au cul*, etc., impliquent toujours une action hostile avec une

conséquence désagréable pour celui qui en est l'objet. Le second sens « jeter, lancer, mettre » n'est qu'un emploi secondaire du premier (voir *flanquer une gifle et flanquer à la porte*).

*Foutre dehors, foutre la pagaille, se foutre la gueule par terre*, etc., comportent ces mêmes connotations négatives que l'on retrouve aussi dans un certain nombre de locutions figées du type : *fous-moi la paix, foutez-moi le camp* qui signifient proprement « donnez-moi la paix, le champ libre ».

Cette même « grossièreté » de l'acte se retrouve dans tous les emplois de *foutre* au sens de « faire » : *Qu'est-ce que tu fous là? Y a rien à foutre*, etc.

A cette série appartiennent la plupart des sens de l'adjectif *foutu* qui signifie proprement « fait » et donc « achevé », « fini ». Mais alors que l'« achevé », le « fini », le « fin », le « parfait » sont des qualités positives, *foutu* désigne des actes malicieux, pernicious, ratés. On est *mal foutu*, malade mais l'on ne dit jamais *bien foutu*. S'il est vrai qu'une fille peut être, à l'occasion, *bien foutue* (bien faite), c'est presque toujours *mal foutu* qu'on emploie dans ce sens : *foutu comme l'as de pique, un corps mal foutu*, etc. *Foutu* signifie aussi « raté, manqué », c'est-à-dire « mal achevé » et « ruiné, perdu » c'est-à-dire « qui s'est mal terminé » : *un homme foutu, une affaire foutue*, etc. *Foutu* s'emploie enfin devant le substantif au sens d'achevé et complet pour indiquer que l'objet comporte tous les caractères qui lui sont propres. Ce tour est volontiers péjoratif dans des locutions du type *un beau salaud, un franc imbécile, un parfait crétin, un menteur fini*, etc. *Foutu*, dans cet emploi, connote toujours la méchanceté, la difformité, l'hostilité : *une foutue bête, un foutu caractère*, etc.

Les trois groupes de sens désignent une action

dont le résultat est négatif pour le patient. Il reçoit un coup violent et brutal. L'action finit mal pour lui ; il est malade, laid, estropié, perdu, ruiné, etc. Dans la mesure où elle est parfaite, c'est d'une perfection toute négative qui est celle du mensonge, de l'imbécillité, de la méchanceté.

Un autre sens curieux est celui de « capable » dans les expressions : *il est foutu de venir ce soir, il n'est même pas foutu de finir son travail*, etc. Là encore l'emploi du mot remonte à « faire » et l'expression signifie : « il est fait de telle façon qu'il viendra ce soir ». Et là encore la connotation est presque toujours péjorative, et la construction le plus souvent négative. *S'il est foutu de venir* c'est que le sujet ne souhaite pas sa venue ; *s'il n'est pas foutu de faire*, c'est un incapable.

J'espère n'avoir rien oublié, mais il est clair, en tout cas, que *foutre* désigne un « faire grossier », c'est-à-dire « brutal et hostile » ou « dépréciateur » ; et qui, dans les deux cas, implique des conséquences fâcheuses pour celui qui en est l'objet.

C'est bien aussi le sens du juron *foutre* dont il sera traité plus bas (cf. *infra*, p. 112). Disons ici que *foutre!* exprime un sentiment de colère, souvent mêlé de surprise, devant une action brutale : *Foutre! comme vous y allez*.

### III. — Un « triomphe » du sujet : la moquerie et la tromperie

De cet affrontement entre un objet et un sujet, de ce conflit de pouvoirs au cours duquel l'agent affirme et établit sa supériorité sur le patient, la « tromperie » et la « raillerie » constituent des cas typiques. Les deux situations sont d'ailleurs voisines et sémantiquement liées.

*Se moquer* de quelqu'un consiste à lui dénier toute valeur en tant qu'agent et, en particulier, tout pouvoir sur le sujet. La « moquerie » prend trois formes : la « nargue », la « singerie », la « raillerie ».

La *nargue* (du latin *naricare*) est proprement un petit coup sur le nez et donc un geste par lequel le sujet conteste le pouvoir physique de l'objet. Ce dernier n'est pas digne d'un soufflet ou d'une agression ; il est incapable de résister ou de réagir à la provocation la plus dérisoire.

La *singerie* est une expression corporelle (grimaces, moues, etc.) par laquelle le sujet imite l'apparence de l'objet comme un miroir qui lui renvoie l'image de sa stupidité, de sa difformité.

La *raillerie* s'exerce en paroles destinées à éprouver l'intelligence de sa victime. Le mauvais plaisant qui envoie la recrue « chercher la clef du champ de tir » ou qui lui raconte telle autre sottise, blague ou baliverne, conteste sa capacité de comprendre.

Dans les trois cas, le sujet affirme sa supériorité sur l'objet et dénie à ce dernier toute puissance physique ou morale et, en particulier, toute action que l'objet pourrait exercer en retour. Il le ravale au rang de pur patient.

La relation de « trompeur » à « trompé » est de nature très voisine ; sinon que le « moqueur » affirme sa supériorité sur le « moqué », gratuitement et pour le seul plaisir de se sentir supérieur, alors que le « trompeur » l'établit en vue d'en tirer quelque avantage.

J'ai analysé le vaste champ sémantique de la « tromperie » (1) dans un article dont on trouvera

(1) P. GUIRAUD, Le champ morpho-sémantique du mot « tromper », in *Bull. Soc. Ling. de Paris*, LXIII, 1, 1968, p. 96-109.

un résumé dans l'édition refondue de ma *Sémantique* (p. 110-111).

Répetons, ici, que la « tromperie » se manifeste sous trois formes principales :

A) « Prise de corps » :

- 1) prise au piège : *attraper, traquenard, insidieux, etc.* ;
- 2) mise en prison : *blouser, enfoncer, etc.* ;
- 3) possession sexuelle : *baiser, couillonner, etc.*

B) « Dissimulation » :

- 1) artifice : *faire, maquiller, artifice, etc.* ;
- 2) déguisement : *feindre, dorer la pilule, etc.* ;
- 3) fausse apparence : *fourbe, faire semblant, leurre, etc.*

C) « Mise en défaut du jugement » :

- 1) divertissement, égarement : *égarer, errer, etc.* ;
- 2) obnubilation du jugement : *endormir, aveugler, etc.* ;
- 3) surprise : *surpris, abusé, mis en défaut, etc.*

Dans tous ces cas, le trompeur cherche à réduire le trompé à l'impuissance en le mettant dans l'incapacité de comprendre ou d'agir. A cette fin, il peut s'emparer de sa personne comme un gibier, un prisonnier ou un objet sexuel. Il peut dissimuler la nature de l'enjeu dont le trompé ne reconnaît pas la valeur. Il peut obnubiler les sens et le jugement du trompé qui est alors incapable d'agir correctement. On voit la parenté entre cette structure et celle de la « moquerie » avec laquelle, d'ailleurs, elle échange une bonne partie de son vocabulaire.

*Tromper*, ainsi que je crois l'avoir montré, en dépit des problèmes que pose cette étymologie (voir l'article cité plus haut), remonte au latin *triumphare*. Sous sa forme la plus ancienne (XIV<sup>e</sup> siècle), *se tromper de quelqu'un* « se moquer de quelqu'un » le mot s'apparente, par le sens et la forme, à *se moquer de* et ce n'est qu'un siècle plus tard

qu'on trouve : *tromper* « induire en erreur » et *se tromper* « commettre une erreur ».

La *tromperie*, au double sens de « moquerie » et de « tromperie (proprement dite), » est donc une action par laquelle le sujet affirme et établit sa supériorité sur un objet qu'il déprécie et réduit à l'impuissance. D'où *se foutre de quelqu'un* au sens de *se moquer de quelqu'un* dans la double acception du terme : « le tourner en dérision », « ne tenir aucun compte de lui ». Quant à *foutre dedans* c'est un synonyme de « mettre en prison, dans le piège » au sens de « tromper ». Ajoutons, pour finir, que ce sémantisme est, par ailleurs, renforcé par celui qui assimile la *foutaise* à une « blague », une « baliverne » dont il va être maintenant question. Mais ce qu'il fallait, pour l'instant, montrer c'est que *se foutre de quelqu'un* désigne un acte de parole qui a pour but la dépréciation et l'impuissance de l'interlocuteur au bénéfice du sujet parlant. Relevons, en passant, la construction pronominale calquée sur : *se moquer de* et l'archaïque *se tromper de* qui indique que l'action se fait en faveur du sujet (1).

#### IV. — Un acte vain

Si *foutre* désigne une action « mal faite, mal finie », c'est donc un acte inefficace. Ce sémantisme, d'autre part, se combine avec celui qui fait du coût un acte sans finalité pratique : un *jeu*, un *amusement*, un *divertissement*, une *amusette*, une *bagatelle*, un *badinage*, etc. ; bref une *sottise*, d'où l'acception érotique de ce mot dans des expressions du type : *faire la sottise, des sottises, des bêtises* « faire l'amour »

(1) C'est l'équivalent de la voix moyenne de certains idiomes, très vivants en français populaire : *se taper un gueuleton, se manger une pomme, se faire une femme*, etc.

et, réciproquement, « perdre son temps en actes ou en paroles vains ». Ce sens a été récupéré par *foutre* : *qu'est-ce que tu fous là* implique une activité sans valeur. Il est activé par un suffixe fréquentatif, augmentatif, diminutif qui confère au mot une valeur péjorative. Ces dérivés sont nombreux en ancien français et dans les dialectes. Ainsi :

*Foutiner*, « s'amuser à des bagatelles », « niaiser, lambiner », « s'agiter bruyamment pour faire peu de besogne ». D'où *foutinette* « bagatelle », « plaisanterie sans importance » et *foutineur* « musard », « qui s'agite beaucoup et fait peu de besogne », « petit homme qui se fourre partout et se mêle de tout », etc.

*Foutrasser* « s'occuper de niaiseries », « flâner », « bricoler, fouiller partout ». D'où *foutras*, *foutrassier* « qui passe son temps à des riens sans profit pour lui et quelquefois désagréables pour les autres ».

*Foutimasser*, *foutumasser* « faire quelque chose avec nonchalance, agir lentement » ; « perdre son temps à des niaiseries », etc. D'où *foutimasse* « niaiserie » et *foutimassier* « mauvais ouvrier », etc.

Le français a conservé :

- *foutaise* « chose de peu d'importance, bagatelle », « affaire vaine », « niaiserie », etc.
- *foutrerie* « bêtise, bagatelle », etc.
- *foutraud* « nigaud », « niais ».
- *foutriquet* « freluquet », « personnage remuant, intrigant et de taille disproportionnée à l'audace de ses entreprises ».

De nombreux mots se rattachent à cette série : *pinailer* « agir à petits coups peu efficaces » ; *pinailleur* « homme qui cherche la petite bête », sens qui remonte à l'idée de « agir à petits coups peu efficaces » ; *glandouiller* « perdre son temps à des

bêtises » ; *déconner* « dire des sottises » d'après l'idée, sans doute, d'une action non achevée.

Parmi ces termes, le plus fréquent est *couillonner*, dont la principale signification en français populaire actuel est « faire des sottises ». Sens qui est à la base de variantes dialectales : « gâcher un travail » (Normandie), « faiblir » (Normandie), « se montrer poltron » (Vosges), « fainéanter, rester les bras ballants » (Suisse). *Couillonner* — comme on le sait — signifie aussi « plaisanter, railler, se moquer, tromper » (cf. *supra*, p. 50). Quant à l'emploi ici en cause, il dérive directement de *couillonner* « coïre ». C'est un synonyme de *foutiner*, *foutrasser*, *foutimasser* dans lequel la présence d'un suffixe *-onner* donne au verbe une valeur fréquentative et péjorative (voir *chanter* et *chantonner*). *Couillonner* signifie donc « agir d'une façon hésitante et peu énergique ». D'où le *couillon* sur lequel on reviendra car il mérite bien un chapitre spécial (cf. *infra*, p. 62).

Les *couillonades* et les *conneries* sont des synonymes des *foutaises* et *foutreries*.

*Couillonner* — comme *foutiner*, *foutimasser*, etc. — c'est *foutre* sans vigueur et d'une façon hésitante et peu énergique, ceci en raison de la double dépréciation qui résulte de la forme vulgaire et du suffixe péjoratif. On a de même *conniller*, *connaitter*, *pinaitter*, etc., qui signifient, étymologiquement, « foutre sans efficacité » et secondairement « agir ou parler sans efficacité ».

*Couillonner* est le terme le plus vivant de cette série. D'où les sens de :

- 1) fainéanter, abandonner le travail, être lâche ;
- 2) faire et dire des sottises, plaisanter, blaguer ;
- 3) se moquer et tromper.

De même la *couillonade* est « une action, une parole insignifiante », une « plaisanterie », une « blague ».

Et ceci nous amène au *couillon* et au *con*, protagonistes de cette comédie sociale dont l'imbécile est le héros.

## CHAPITRE IV

### DES CONS ET DES COULLONS

Si l'acte sexuel est le symbole de l'action et, donc, du pouvoir (ou du désir de pouvoir, ou de l'absence de pouvoir) du sujet sur l'objet, on peut comprendre la place et la valeur métaphorique des organes sexuels dans ce système où, par ailleurs, l'impuissance est le signe de la sottise et de l'imbécillité.

Mais sans doute faut-il commencer par définir cette notion.

#### I. — Qu'est-ce qu'un imbécile ?

Voici, d'après le *Dictionnaire des synonymes* de H. Bénac la définition des principales formes de la *stupidité*.

*Stupide* « peu doué sous le rapport des qualités mentales qui distinguent l'homme des animaux. *Stupide* a rapport à toutes les qualités de l'esprit, notamment celles qui font apprendre, comprendre, concevoir, imaginer, peut même se dire de la sensibilité et suppose une torpeur qui rend insensible aux impressions, comme paralysé : *un stupide incapable d'aucune sorte de sentiments* (S.-S.). *Sommeil stupide* (Baud.) ».

Etymologiquement, *stupid*e se rattache au latin *stupere* « être engourdi ».

*Sot*, « ce mot, quoique impliquant aussi un certain manque d'esprit, a surtout rapport au bon sens et désigne celui qui juge de travers, sans toutefois être complètement dépourvu de qualités intellectuelles ou d'imagination, et qui, de plus, se manifeste d'une façon désagréable dans le commerce de la société, car, ne se méfiant jamais de ses idées, il ne discerne pas ce qui convient de ce qui ne convient pas : *on est quelquefois sot avec de l'esprit mais on ne l'est jamais avec du jugement* (L. R.), *celle-ci devait être bien sotte pour se plaire à de pareilles incongruités* (Gi.) ».

Nous ne connaissons malheureusement pas l'origine du mot. Pour ma part, je serai tenté d'y voir une forme du latin *subtus* « sous », le *sot* étant celui qui « a le dessous ». Mais ce n'est là qu'une hypothèse très problématique et que je ne suggère qu'à défaut de toute autre.

*Niais* « d'une sottise qui se manifeste dans l'air, les manières, mais plus ridicule que fâcheuse, car elle est sans prétention et s'accompagne d'inexpérience, parfois de jeunesse : *Trissotin est un sot, Martine est plutôt niaise* ».

Etymologiquement, *niais* représente le latin populaire *nidacis* qui désigne le jeune faucon pris au nid et qui ne sait pas encore voler.

*Insensé* « suppose l'absence totale de jugement, de raison, considérée plutôt comme une faiblesse pitoyable souvent due à la maladie, à la passion ou au trouble : *une amante insensée* (Racine) ».

*Pesant* « synonyme de *stupid*e qui dit moins et marque surtout une lenteur d'esprit pénible ».

*Inintelligent* « indique surtout la difficulté à comprendre, à saisir les rapports entre les choses et

à adapter ses moyens aux fins que l'on veut atteindre ».

*Imbécile* « enchérit sur *stupid*e et sur *sot*, suppose la faiblesse et pas seulement la torpeur de toutes les facultés de l'esprit, y compris le jugement, avec une mollesse, une crédulité qui rendent semblable à un enfant sans raison ou à un vieillard gâteux, et se dit bien de ceux dont la faiblesse intellectuelle s'accompagne de débilité physique due à la nature, aux infirmités ou à l'âge : *on me prendra pour un sot, si j'ai cru persuader mes lecteurs, et pour un imbécile, si je l'ai cru moi-même* (S.-S.) ».

Etymologiquement, *imbécile* vient du latin *imbecillus* (proprement « sans bâton ») et signifie :

- 1) faible, frêle, débile, maladif ;
- 2) sans courage, lâche, pusillanime ;
- 3) faible, impuissant.

Ce sont les sens dont a hérité le français. Dans l'ancienne langue, *imbécile* désigne une personne faible et débile de corps ; puis le mot s'applique à des facultés psychiques : la mémoire, l'âme, l'esprit. D'où le double sens de « faible d'esprit » et « impuissant, inefficace » qui peut s'appliquer aux choses : un vin *imbécile* est sans force ni goût.

De même sont l'*idiot*, le *crétin*, le *simple d'esprit*, la *bête*, l'*hébété*, l'*abruti*, le *ramolli*, le *vaseux*, etc.

Cet inventaire — qui pourrait être facilement augmenté — permet de dégager les composantes de la stupidité :

- 1) absence d'intelligence et de raison : *inintelligent*, *insensé*, *idiot*, *simple d'esprit*, *bête*... ;
- 2) paralysie des facultés mentales et physiques : *stupid*e, *hébété*, *abruti*, *lourd*... ;
- 3) faiblesse physique et mentale : *imbécile*, *crétin*, *ramolli*...

On retrouve ces mêmes sémantismes dans les innombrables termes familiers, populaires et argotiques désignant l'imbécillité :

1) Un fou, c'est-à-dire dépourvu de raison : *loufoque, dingo, maboul* et la série, *tapé, timbré, toqué, sonné, piqué, cinglé, bouché*. Tous ces mots désignent un individu qui « a reçu un coup sur la tête » ou sur le *timbre* de la cloche, assimilée à la tête ; on dit dans les dialectes *piquer, toquer* la cloche. Ce coup sur le crâne assimile le fou à un être *stupide*, frappé de stupeur.

2) Une *gourde*, mot qui est une déformation de l'adjectif *gourd* « lourd, grossier », « engourdi par le froid » en parlant de la main. On dit aussi *empoté, enflé* pour exprimer l'idée d'une main impuissante ; *manche* est de même une forme ancienne de l'adjectif *manchot*. Cette paralysie fait de l'imbécile un *empaillé*, un *emplâtré* réduit à l'immobilité.

3) Une *moule*, mollusque rivé à son rocher, mais qui connote aussi la « mollesse » de l'imbécile qui est mou, mol. La *moule* est aussi une *nouille*, une *panouille* — mot qui désigne un vieux chiffon sans consistance, une *chiffe-molle*, une *loque*, une *lavette*, un *ramolli*, un *flaguedalle*.

4) Un poltron : *froussard, trouillard, pétochard, dégonflé*.

5) C'est un homme dévirilisé : une *femmelette*, une *gonzesse* et plus encore une *lope*, une *lopette* qui *n'a pas de couilles-au-cul*, qui *les a à zéro*, qui *manque d'estomac*, qui *n'a rien dans le buffet, dans le caleçon*, etc.

6) Il est sans statut ni pouvoir social :

Un « pauvre hère », *dècheux, raté, crève-la-faim, purotin, mendigot, traîne-savate* et *pleure-misère*...

Un « gueux » : *clochard, clodo, cloche*. Etymologiquement un type qui *cloche* « boite », est

un mendiant qui se traîne en boitant sur des béquilles.

Un « paysan » : *croquant, pouilleux, pedzouille, cul-terreux*, etc. Ce qui remonte, ainsi qu'on l'a dit (cf. *supra*, p. 13), à la vieille opposition du « courtois » et du « vilain », du « manant ».

Un *bâtard* dégénéré, sans race et sans famille. Mais cette injure, autrefois si vivante et qui l'est restée en anglais, est aujourd'hui tombée en désuétude ; le dictionnaire des injures ne mentionne même pas le mot. D'autre part, le *bâtard* est vicieux et malicieux ; c'est un « méchant » plutôt qu'un « imbécile ».

7) L'« imbécillité » est aussi liée à la vieillesse : un *vieux croûton*, un *vieux déjeté*, une *vieille ganache*, une *vieille baderne*, un *vieux schnock*, un *vieux tableau*, *croulant, déjeté, déplumé, gâteux, gaga, radoteur, ramolli, chassieux, roupieux, racorni*. Image d'impuissance où le délabrement physique correspond à la débilité mentale.

8) L'argot, enfin, conçoit l'« imbécile » comme un gibier qu'il *floue, pipe, plume* et donc qu'il trompe et exploite. C'est le statut universel de tout ce qui n'appartient pas au « milieu ».

*Dupe*, un des plus anciens argotismes (xv<sup>e</sup> siècle), désigne un richard, « huppé », qui est dépouillé de sa *dupe* ou « huppe ».

La *godiche* est à l'origine un *godiz* « un homme riche » et comme tel, victime du truand.

Le moderne *cave* ou *cavé* désigne un homme *enfoncé, mis au trou, en boîte*.

Ce qui nous ramène à ce même thème du « trompé » qui, ainsi qu'on l'a vu, celui de l'objet, réduit à l'impuissance (cf. *supra*, p. 51). Toutes ces images ont un dénominateur commun : l'imbécile est un impuissant. Un débile physique et, métaphori-

quement, mental que sa faiblesse expose à tous les mépris, les indifférences, les dérisions et les tromperies. C'est ce qui en fait un *couillon* et un *con*.

## II. — Les couillons

A première vue on peut s'étonner de l'impuissance du *couillon* ; mais — ainsi qu'on vient de le voir — ce mot représente moins l'organe lui-même qu'un dérivé lexical du verbe *couillonner* au sens d'« agir mollement, lâchement, sottement », pour les raisons qu'on a dites. Tel est bien le *couillon* d'après le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (vol. II, p. 889) :

*Couillon* « peureux, lâche » ; « imbécile, sot » ; « dupé ».

Le *Dictionnaire des injures* nous dit que le *couillon* « se laisse aisément abuser » ; que *grand couillon*, *gros couillon*, etc., « ne sont pas à proprement parler des injures mais des remarques familières et bourruées qu'on adresse à un ami pour l'inviter à regarder d'un œil plus lucide le monde qui l'environne ; à faire un retour sur lui-même, à se libérer d'une crédulité ou d'une générosité préjudiciables à ses intérêts ».

Le moyen français et les dialectes connaissent dans ce sens :

- *couillasse* « sot, personne simple et bonasse », « poltron » ;
- *couille* « lâche » ; « imbécile » ; « menteur » ;
- à côté de *couille* « blague, plaisanterie, mensonge ».

La *couillonnade* est une « plaisanterie », une « blague », une action ou une parole insignifiante, etc.

Tous sens qui se rattachent à *foutre* et à *foutaise* « action dévalorisée » soit par son insignifiance, soit par le désir de railler et de tromper son objet (cf *supra*, p. 53). Etymologiquement, donc, *couillon*

« imbécile » n'est pas une forme métaphorique de *couillon* « testicule », mais un adjectif formé à partir du verbe *couillonner*. Ceci dit, les *couillons* « testicules » occupent une place bizarre dans la geste érotique ; alors que le pénis en est le protagoniste, l'acteur et le champion, les testicules en sont les « compagnons », les « serviteurs », les « suivants », toujours un peu futiles. Etymologiquement, les nombreux noms des « testicules » remontent à deux images primaires. La première, purement dénotative et dépourvue de valeur expressive, les désigne d'après leur forme ronde : ce sont : des *balles*, des *ballottes*, des *balloches*, des *roubignoles* (qui désignent des petites boules de liège dans le jeu du même nom), des *bastos* (proprement « balle » de fusil) et surtout des *prunes*, des *pruneaux*, des *burnes* (forme dialectale de brugnon), etc.

La seconde image, beaucoup plus expressive, les désigne comme des « ornements », des sortes de pompons qui pendent et s'agitent au bout d'une chaîne. Ce sont : des *affiquets*, des *brimborions*, des *breloques*, des *dandrilles*, des *pendeloches*, etc. Ce sémantisme peut paraître curieux et mal explicable, mais il est indiscutable et bien établi par une abondante littérature.

Les *couillons* sont bien des acteurs ainsi que le postule la cohérence du système ; mais des acteurs un peu futiles et dérisoires qui, telle la mouche du coche, s'agitent vainement autour du champion :

Voyez l'ingrate trahison  
Des ingrats couillons que je porte  
Lorsque leur maître est en prison  
Les ingrats dansent à la porte.

(*Le cabinet satyrique.*)

C'est, sans doute, cette image qui fonde le statut sémiologique du *couillon* ; non pas un impuissant

congénital, débile et passif comme le *con*, mais une tête folle, brouillon et crédule, qui perd son temps en *foutaises* et en *conneries*, cependant qu'il se laisse facilement duper.

Le pénis, en revanche — triomphant, dominateur et hyperbolique —, est presque toujours glorifié par la mythologie érotique. C'est un symbole de puissance. La psychanalyse nous le dit, mais on le sait depuis toujours et sous toutes les latitudes. Dans la littérature érotique — qui est une *épopée*, c'est-à-dire une poésie de l'action et du faire, une *geste* — le pénis est le *héros*, le *champion*, *vaillant* et infatigable dans ses *prouesses*. C'est pourquoi le mot n'a guère de place dans la panoplie du mépris et de l'injure. Pour autant, au moins, qu'il soit à la mesure de son *devoir*.

Si un *cogne-dur* est un « ouvrier laborieux » (Mâcon), un *cogne-doux* est un « ouvrier paresseux » et un *cogne-mou* un « timide, poltron, imbécile » (Lyon); de même un *cogne-fêtu* est un « homme qui se donne beaucoup de peine pour peu de chose ». Et *coigner*, évidemment, est, en ancien et moyen français, l'un des principaux et plus populaires désignatifs du « coit ». C'est, sans doute, à ce sémantisme que remonte l'emploi injurieux d'*andouille* « imbécile, maladroit, homme indolent ». L'*andouille* est, par ailleurs — du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle — un des noms les plus fréquents du membre viril. S'agit-il d'un pénis mou et inactif ? le sémantisme le postule et certains textes (mais non tous) le confirment. Et de même certaines formes dialectales; en particulier *andouiller* « travailler lentement » (Jura), « importuner » (Béarn), « tromper, voler » (Sologne); dont les synonymes modernes sont *pinailer*, *glandouiller*.

Ce qui en fait bien un synonyme de *couillonner* et de l'*andouille* un confrère du *couillon* et du *gland*. Mais venons-en à l'essentiel.

### III. — Tous des cons

Innombrables sont les *cons* : les *grands cons*, les *petits cons*, les *vieux cons*, les *jeunes cons*, les *pauvres cons*, les *sales cons*, les *foutus cons*, les *sacrés cons*, les *damnés cons*, les *rois des cons*, les *empereurs des cons*, les *espèces de cons*, les *bougres de cons*, les *bandes de cons*, etc.

Et puis il y a les *conards*, les *conauds*, les *conasses*...

Et les *Ducon*, *Duconaud*, *Duconard*...

Tout est *con*; à la limite il y a *nous* et les *cons*; c'est-à-dire tous les autres; le Moi et le Monde; le sujet et l'objet sur lequel s'étend un mépris total et universel.

Selon le *Dictionnaire des injures* de R. Edouard, le mot se dit :

« De tout gêneur; de toute personne qui ne partage pas certaines de nos opinions; de tout interlocuteur dont on ne parvient pas à se faire comprendre; de tout fournisseur qui nous propose un produit autre que celui dont nous avons besoin; de tout prestataire de services qui se permet d'interpréter à sa façon les ordres reçus; se dit aussi d'un auteur, d'un peintre, d'un compositeur ou de tout autre artiste dont on n'apprécie pas les créations; d'un homme politique, d'un critique, d'un éducateur dont les conceptions nous indisposent; d'un employeur, d'un agent de l'Etat (finances, police, etc.) malveillant ou incompetent; d'un fils, d'un frère, d'un père, d'un parent quelconque dont on pense avoir quelque raison de se plaindre. Ce ne sont là que des exemples. En fait on traite de *con* toute personne — amie ou ennemie — avec laquelle on se trouve, momentanément ou définitivement en désaccord. On dit *con* comme on dirait *ballot*, *idiot*, *imbécile* sans y attacher la moindre importance, sans malice, ni méchanceté » (1).

(1) R. EDOUARD, *Dictionnaire des injures*, Tchou, 1967, art. « Con ».

En effet, le *con* c'est l' « imbécile », « celui qui comprend pas » ; et si certains emplois débordent cette signification c'est en raison de locutions complexes qui connotent plusieurs valeurs ; le *sale con*, par exemple, « bête et méchant », participe du *con* et du *salaud*.

Mais pourquoi le *con* serait-il le prototype de l' « imbécile » ? L' « imbécile » est un « impuissant » et l' « impuissant » est un « imbécile », c'est-à-dire un objet incapable d'agir sur le sujet et que, pour cette raison, le sujet *méprise* en lui déniait tout « prix », toute « valeur » ; *mépris* qui est proclamé d'autant plus fort qu'il compense, souvent, une certaine crainte, et à travers lequel le sujet affirme son propre pouvoir : « tu n'es rien, moins que rien ; tu ne peux rien sur moi parce que tu es faible comme un malade, une femme, un vieillard, moche et mou qui ne comprend rien, victime de plus fort et plus intelligent que toi ». On a vu le rôle du *couillon* dans ce système (cf. *supra*, p. 62) et on comprend celui de l'homme trompé, *cocu* ou *cave* (cf. *infra*, p. 74). Mais le *con* est de loin le roi de tous ces imbéciles, celui qui subsume et synthétise tous les autres. Le *con*, de toute évidence, tire ses connotations de cette structure profonde que nous avons longuement décrite (cf. *supra*, chap. II) et qui fait de l' « acte » sexuel le prototype de tout acte. D'où il résulte que le « vagin » est le prototype du patient, de l'objet qui subit l'action. Sur cette image se greffe toute une sémiologie des sexes qui fait de l'homme le détenteur de la « puissance », de l' « intelligence », de la « volonté », de la « décision » en face de l' « impuissance », de l' « irrationalité », de la « passivité », féminine. Mais ceci est un autre problème ; pour l'instant, contentons-nous de constater que le *con* désigne le « patient absolu »,

« pris », « possédé », sans défense ni recours ; et que, d'autre part, l'origine populaire et « grossière » du mot connote l'objet de valeurs particulièrement péjorative et dépréciative. C'est le *con* qui est le symbole de toutes les impuissances, de toutes les passivités, de toutes les aliénations.

Le *grand con* qui rassemble en lui tous les attributs de la *connerie* ; le *petit con* dérisoire.

Le *jeune con* qui est un « niais » inexpérimenté ; le *vieux con* croulant et gâteux.

Le *sacré con* officiellement investi dans ses fonctions de *roi des cons*.

L'*espèce de con* qui est une des variétés du genre.

Le *pauvre con*, misérable traîne-patins.

Le *sale con*, en revanche, est à la fois « bête et méchant » ; de même son émule le *bougre de con*.

Le *con* donc c'est l' « objet » par opposition au « sujet » ; le « monde » par opposition au « moi ». Les *cons* ce sont tous les autres ; mais les autres niés, dominés, réduits, soumis à notre volonté de puissance. Ceux qui ne peuvent rien, parce que nous pouvons tout. On voit que cette image — dans la mesure où c'est une image — a ses sources dans la structure de l'idiome.

Ce n'est pas une métaphore sexuelle active ; lorsque nous traitons quelqu'un de *con* ou le menaçons de lui *foutre* une gifle, ces mots, dans notre esprit, n'évoquent en rien l'image des choses qu'ils désignent. Mais ils réfèrent, à un niveau profond, archaïque, à un système d'expression où l'action et la puissance sont inconsciemment assimilées à l'acte sexuel dans lequel le mâle et le pénis sont les sujets et les agents alors que la femelle et le vagin sont les objets et les patients. Au niveau de l'idiome actuel, il semble donc n'y avoir aucun problème — et peut-être n'y en a-t-il pas : le *con* est celui qui est

toujours *baisé*. Ceci dit, un examen historique pourrait nous amener à nuancer cette interprétation. On relèvera, d'abord, l'origine relativement récente du mot dans cette acception ; ce qui paraît curieux pour un vocable aussi répandu et, en apparence, aussi bien intégré dans les structures archaïques de l'idiome.

*Con* « lâche, niais » est cité, pour la première fois, par le *Dictionnaire historique de l'argot* de Lorédan Larchey (1878) (1). Le *Dictionnaire de la langue verte* de Delvau relève, aussi, *con* « imbécile » dans son édition de 1883 ; mais le mot est absent de l'édition de 1866. Ce qui laisse à penser qu'il est récent et, en tout cas, peu connu. Il s'agit, d'autre part, d'un terme argotique et *con* « imbécile » n'apparaît dans la langue populaire commune qu'avec l'édition du *Langage populaire* de Bauche (1920). On peut, à bon droit, se demander comment le français a pu ignorer jusque-là un mot qui nous paraît si évident.

A vrai dire, notre langue connaît depuis le XIII<sup>e</sup> siècle une forme *conart* « pleutre », « sot » (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.) avec des doublets populaires ou dialectaux : *coniche* « sans énergie » (Ardennes), *conasse* (qui est un masculin au sens de « homme poltron » et « homme crédule ») (Wallonie) ; *conardie* « sottise » (XVI<sup>e</sup> siècle). On serait tenté de voir dans ces mots des dérivés de *con* « imbécile » ; mais la chronologie nous interdit cette hypothèse et suggère, au contraire, que notre moderne et argotique *con* est une forme tronquée de *conard*. Si tel est le cas — ainsi que je le pense — il faut voir dans *conard*, *coniche*, *conasse* un synonyme de *couillon*

(1) A mentionner toutefois que CHAUTARD mentionne être un *con* « imbécile » dans un texte argotique du XVIII<sup>e</sup> siècle, *Le vice puni* (1725). Mais c'est un exemple isolé dont, par ailleurs, je ne retrouve aucune trace et qui, même exact, ne remettrait pas en cause la modernité du mot.

et qui représente, non pas l'organe, mais le dérivé de verbes *\*conarder*, *\*conasser*, *\*conicher* au double sens de « foutre inefficacement » et de « manquer de cœur à l'ouvrage ». A défaut d'un exemple explicite ces verbes sont faciles à reconstruire ; et d'ailleurs nous possédons *conner*, *conaiiller*, *coniller* dans ce sens. Le *conard* est donc un cousin du *couillon* et, comme lui, l'agent d'une « action molle et vaine ». Ceci dit, la troncature argotique a engendré une nouvelle image : celle du *con*, objet passif éternellement possédé, trompé, usé et abusé. Cette nouvelle métaphore, sans doute accidentelle mais particulièrement adéquate, a fait la fortune du mot.

Synonyme du *con* est le *cul*, le mot désignant très souvent le vagin ou en étant un substitut. Toutefois le sens primitif connote l'« imbécillité » d'une toute particulière brutalité ; le *cul* est non seulement un « niais » mais un « homme bête et grossier », un « grossier personnage ». Sans doute parce que au *cul* s'attache la dévalorisation propre à la *merde* (cf. *infra*, chap. V).

Sur ce nouveau sémantisme se greffe celui du pédéraste passif qui fait de *pédé*, de *lope* des injures graves et beaucoup plus précises que *con*, encore que reposant sur le même sémantisme qui fait de la *lopette* un « homme-objet ».

*Con*, en raison de sa fréquence et de l'étendue de son champ sémantique, est comme déséxué, dans la mesure où les dénominations érotiques du mot sont effacées ou, plus ou moins, inconscientes.

*Enculé*, en revanche, conserve tout son dynamisme étymologique. Il en est de même de ses nombreux synonymes argotiques :

- *emmanché* d'après *manche* « membre viril » ;
- *empaffé* d'après *paf* « membre viril » ;

- *enfifré* d'après *fifre* « membre viril » ;
- *englandé* d'après le *gland* (du membre viril) ;
- *emproisé* d'après *prose* « anus » ;
- *empapaouté*, *encalbossé*, *enfouaré*, *enviandé*.

Deux autres sémantismes constituent le champ étymologique du mot : le pédéraste passif est un « jeune (et beau) garçon » et surtout une « fille ». C'est un *ganyède*, un *cupidon*, un *jésus*, un *gosselin*, un *moujingue* (en argot un « enfant »), un *ragazze* (en italien « garçon »). Il est *beau*, *girond* (en argot « beau »), *schbeb* (en argot « beau »), *mignon*, *bichon*, etc.

C'est aussi une femme : une *chatte*, une *catemite* (nom dialectal de la *chatte*), une *chochette*, une  *coquine*, une *cousine*, une *danseuse*, une *fiotte* (i.e. une *fillotte* ou *fillette*), une *galine* (i.e. une *poulette*), une *gerboise* (?), une *modiste*, une *rivette*, une *tapette* (i.e. une « femme bavarde ») une *tata* (i.e. une « femme bavarde »), une *tante* (extension synonymique du précédent).

La pédérastie n'est entachée d'aucun jugement moral dans la littérature et le lexique populaires ; ceci dans la mesure où elle n'est pas élective mais naturelle dans les situations où les mâles sont privés de femmes : prison, régiments disciplinaires, marine. Dans ces circonstances, le fort soumet le faible souvent par la contrainte ; il en fait sa « femme » et une femme pliée à son service, aux soins de son ménage. Ce qui est ici censuré c'est la « faiblesse », l'« impuissance » et la « dévirilisation » de la *lopette* que le *Dictionnaire des injures* définit comme : « un minable, un sans vezouille, un dégonflé, un pauvre type qui mange le morceau (qui vend ses amis par peur des coups) ». C'est l'« homme-objet » et d'autant plus méprisable qu'il est par nature et

par devoir le sujet par excellence. Le *pauvre con* est un impuissant naturel : par sa naissance, son âge, son éducation, son environnement, la malchance, alors que la *lopette* a abdiqué sa volonté et sa virilité.

#### IV. — Caves et cocus

On a vu la place qu'occupait la « tromperie » dans le système sémiologique du « faire » et de l'« imbécillité » (cf. *supra*, p. 51). En fait, tout « imbécile » est un trompé en puissance et tout trompé est plus ou moins un « imbécile ». Parmi ces jouets de la duplicité, de l'arrogance et du sentiment de supériorité, il en est deux qui occupent une place spéciale : le mari trompé et la victime du truant.

1. Le *cocu*. — Curieux est le sort du « mari trompé » dont les mésaventures nourrissent le roman, le théâtre, le folklore, voire la mythologie. On aimerait, encore une fois, avoir recours à l'étymologie ; elle est malheureusement très obscure encore que tous les dictionnaires soient d'accord pour y voir un ancien nom du « coucou », oiseau dont la femelle pond ses œufs dans un nid étranger. Mais si tel était le cas, c'est le trompeur et non pas le trompé qui serait le « coucou ». Et pourquoi le *cocu* serait-il porteur de cornes et voué au jaune ? Aucun de ces attributs ne convient à l'oiseau. Ajoutons que le mot est relativement récent (XIV<sup>e</sup> siècle) et qu'il a remplacé un ancien *coup* dont l'origine est non moins obscure. On nous dit qu'il représente un dérivé de *culpa* « coulpe » qui ferait du *coup* un « coupable ». Mais de quoi ? Traditionnellement c'est la femme du *cocu* qui est coupable et non la victime. Pour ma part, je crois

que *cocu* ne représente pas *cuculus* « oiseau » mais *cucullus* « capuchon ». Telle doit être aussi, à mon avis, l'origine de *coucou* et *cocu* comme noms de diverses fleurs dont les principales sont la « primevère officinale » et le « narcisse des prés ». Fleurs jaunes dont la corolle soudée forme une sorte de bonnet, de *capuchon*, enfoncé sur la couronne des sépales, comme sur une chevelure. *Coup*, *coupe*, par ailleurs — ancêtres de *cocu* — désignent le « sommet du crâne » et diverses coiffures, « casques » et « bonnets ». On appelle *coupée* l'« alouette huppée », dite aussi, en provençal *coucouliado*, c'est-à-dire « encapuchonnée ».

Voir, entre autres, d'après le *F.E.W.* :

- *cop* « cupule du gland » (a. provençal) ;
- *coppe* « cimier du bassinet » (xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> s.) ;
- *coup* « partie supérieure du chapeau » (Alpes) ;
- *cope* « partie du chapeau qui enserre la tête » (Saône-et-Loire) ;
- *cope*, *coupe* « bonnet » (Jura) ;
- *copot* « capuchon » (Jura).

Tous les plus anciens désignatifs du « mari trompé » confirment cette interprétation : *Coquart* « benêt, niais » (xiv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> s.) et « *cocu* » (A. Sav.) se rattachent à *cocarde*. *Coquillard* « niais » (xiv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> s.) et « *cocu* » (xvi<sup>e</sup>) remontent à *coquille* « bonnet de femme ». *Cornard*, ancêtre de notre moderne *cornichon*, *corniaud*, et qui désigne à la fois un « niais » et un « *cocu* » (xiii<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> s.), pourrait bien représenter un porteur de *corne* « cornette de femme » plutôt que des traditionnelles « cornes » dont l'apparition dans le folklore est tardive et, sans doute, secondaire. Des termes comme *embéguiné*, *coqueluché*, *toqué* « infatué d'une passion aveugle » attestent la même image.

*Coiffer* signifie, à la fois, « séduire, tromper » et « faire son mari *cocu* » parallèlement à « couvrir la tête de quelqu'un » (ancien français) et « couvrir entièrement la tête de quelqu'un, le réduire à l'impuissance » (Centre). C'est aussi le double sens de *caper*, *chaper* qui signifie à la fois « chape, capuchon » et « cacher la tête », enfin « saisir » (ancien picard), d'où le français *s'échapper*.

Je ne puis plus longuement développer cette hypothèse, mais j'estime que le *cocu* est un homme « aveugle » et « réduit à l'impuissance » par un capuchon, enfoncé sur ses yeux, et qui l'empêche de voir ce qui se passe autour de lui et qu'il est le seul à ne pas voir. C'est ce *cucullus* « capuchon » qui s'est ultérieurement transformé en « panache » et en « cornes » ; image tardive (xvi<sup>e</sup> s.) et d'ailleurs incohérente car les cornes sont traditionnellement un symbole de puissance. Et c'est le *cucullus* du « narcisse des prés » et de la « primevère officinale » qui a voué notre *cocu* au jaune.

D'ailleurs, quoi qu'il en soit de l'origine du mot et des problèmes qu'elle pose à l'étymologie, la nature de la chose est évidente : le *cocu* est un « homme trompé », c'est-à-dire, dans le système conceptuel et linguistique de la « tromperie » que nous avons décrit et qui est celui du français (cf. *supra*, p. 51), « aveuglé », « possédé » et « dominé » ; et trompé par sa femme qu'il est précisément censé dominer et posséder. Dans cette comédie des sexes où l'homme est physiquement, moralement, socialement le sujet et l'agent, la femme, l'objet et le patient, la situation est retournée. Le *cocu* est un « niais », un « sot » et un « impuissant », ce qui est le statut commun de tous les imbéciles et de tous les naïfs. Mais avec cette particularité que le sujet est ici ravalé au rang d'objet au profit du plus

« patient » et du plus « passif » des objets. En fait, il est souvent représenté comme la femme de la maison : faible, tatillon, adonné aux soins du ménage et des mots comme *corne*, *coiffe*, *coquillard*, *béguin* qui désignent des « coiffures de femme » suggèrent qu'il « porte la coiffe » cependant que sa femme « porte la culotte ».

2. Le *cave*. — Dans l'argot du milieu le *cave* désigne « toute personne n'appartenant pas au milieu et, de ce fait, méprisée et bonne à dépouiller par la truanderie ». C'est la victime du tricheur, de l'escroc, du faux mendiant, de la fille. Le *cave* est un homme « trompé mais d'une espèce particulière qui tient de sa relation avec le trompeur et de la nature de la tromperie ». Cette relation — rappelons-le (cf. *supra*, p. 51) — consiste dans l'action d'un sujet-agent sur un objet-patient qui est mis dans l'incapacité de comprendre et d'agir soit par obnubilation de son jugement, soit par dissimulation et déguisement, soit par prise de corps. C'est à cette dernière image que se rattachent les composantes sémantiques du *cave* et l'image comporte trois thèmes sémiqiques : le trompé est un gibier *attrapé*, *pris au piège*, etc. Le trompé — dans la mesure où il s'agit du malfaiteur lui-même victime de la police — est un prisonnier appréhendé *fait* et *mis au trou*, *en boîte*, etc. Enfin, c'est un objet sexuel : *possédé*, *baisé*, etc.

Le *cave* se rattache au second de ces sémantismes. En effet, la variante *cavé* montre qu'il s'agit d'un dérivé adjectival du verbe *caver* « creuser » et qui existe en argot moderne au sens de « duper, escroquer ». Dans l'argot des joueurs *se caver* signifie « prendre de l'argent devant soi en vue de miser », d'où le *décavé* qui n'a plus un sou. La *cave* est ici

le « trou » ou la « corbeille » dans laquelle le joueur met son argent. *Caver* « duper » signifie donc « mettre au trou », le *trou* qui est la « prison ». Vidocq mentionne, de même, *enfoncer* « duper, escroquer ». L'un et l'autre sont les synonymes de *mettre en boîte*, *mettre dedans*, etc. C'est une image que le truand tire de sa propre expérience de prisonnier et qui connote d'une façon particulièrement vive l'« impuissance » de l'homme pris au corps et jeté, pieds et poings liés, dans un cul-de-basse-fosse.

Une autre image est celle de la *dupe*, un des plus anciens argotismes passé dans la langue courante. On relève déjà le mot dans de vieilles archives de la police (1426) mentionnant que l'accusé : « avait trouvé son homme ou sa *duppe*, qui est leur manière de parler et que ilz nomment jargon, quand ilz trouvent aucun fol ou qu'ilz veulent decevoir par jeu ou jeux et avoir son argent ». *Duppe* est une forme ancienne de *huppe*, au double sens de « oiseau » et « crête de plumes ». La *dupe* pourrait être un frère du *coulomb* ou *pigeon*, des coquillards, les uns et les autres étant destinés à être *plumés*. Etymologiquement, je pense que la *dupe* est un *homme huppé* qu'on a dépouillé de sa *huppe*, symbole de puissance et de richesse.

Ces images se rattachent à un sémantisme plus large qui fait de la « tromperie » — conçue par le truand — un *piperie*, c'est-à-dire une chasse consistant à attirer les oiseaux sur des gluaux avec un appeau. *Piper*, *flouer*, *frouer*, c'est « siffler dans un appeau » et le sens moderne « tromper » est d'origine argotique.

Le *cave* est donc un « homme trompé » ; comme la *lopette* et le *cocu*, il *se fait posséder* et *se laisse baiser*. Les uns et les autres, chacun à leur manière, physi-

quement ou métaphoriquement, sont déchus de leur « pouvoir » et deviennent des « objets impuissants ». Ce sont donc des *cons*, d'un genre particulier. Quant à ces derniers — universels et innombrables —, ils couvrent tout le champ sémantique de l'impuissance physique et mentale, c'est-à-dire le monde devant lequel le sujet clame et proclame une volonté de puissance aliénée et contestée de toutes parts.

## CHAPITRE V

## EMMERDEURS ET SALAUDS

Le *con* est le pur objet, entièrement passif, incapable de toute action sur le sujet et, à ce titre, *méprisé*, c'est-à-dire dépourvu de prix, de valeur. Il existe, en revanche, des objets actifs et dont l'activité est ressentie désagréablement. Ils sont nombreux, mais se répartissent en deux groupes : les *saulds* qui sont dangereux et suscitent un sentiment d'hostilité et un désir de les écraser ou de les mettre en fuite ; les *emmerdeurs*, plus ou moins inoffensifs qui suscitent un sentiment d'ennui ou de dégoût et le désir de les fuir.

Mais, avant d'aborder l'étude de cette double catégorie, il est indispensable d'analyser la nature du *ressentiment* ainsi que le statut psychosémiologique du verbe *sentir*.

## I. — La répugnance et le dégoût

*Ressentir* c'est « éprouver vivement, sentir l'effet d'une cause extérieure » ; et relevons, en passant, avant d'y revenir en détail, que le mot a signifié, au Moyen Age, « sentir les odeurs, avoir de l'odorat ».

Le *ressentiment* est au sens ancien « le fait d'éprouver, de ressentir... spécialement un chagrin, une douleur » ; et au sens moderne : « le fait d'éprou-

ver encore, de se souvenir des maux, des torts qu'on a subis » ; et le dictionnaire nous renvoie à *rancœur, rancune, animosité, colère, haine, hostilité*, etc. C'est un dérivé de *sentir* et ce mot lui-même a un champ sémantique curieux :

*Sentir* c'est « être informé par les sens », d'où l'idée de « prendre conscience », « connaître par la voie de l'intuition ou de l'instinct ». Il s'agit donc d'une connaissance « passive » qui s'arrête au niveau de la sensation, de la perception et de l'émotion avant d'être *comprise* et *saisie* par l'intelligence et la raison.

D'autre part, *sentir* signifie « percevoir une odeur ». Il s'agit d'une restriction de la signification (1) qui fait de l'odorat, entre tous les sens, l'instrument privilégié de cette connaissance vague, intuitive et passive. Cette passivité de l'odorat est confirmée par ce fait, très curieux — mais cependant très général — que *sentir* signifie à la fois « percevoir une odeur » et « exhaler une odeur » : *on sent une rose* et *ça sent la rose*. Cette même double signification s'attache à l'anglais *to smell*, à l'allemand *reuken*, etc., ce qui atteste l'existence d'un sémantisme très général et qui doit avoir des racines dans la psychosémiologie de l'odorat. Cette situation est confirmée par la plupart des synonymes du mot en français moderne ou ancien.

C'est ainsi qu'on a :

- *flairer* « exhaler une odeur » (XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.) et « percevoir une odeur » (XIII<sup>e</sup>-fr. mod.) ;
- *oderer* « répandre une odeur » (XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.) et « aspirer une odeur » (1120-1140) ;
- *oder* « répandre et exhaler une odeur » (XIV<sup>e</sup> s.) ;

(1) Même restriction en italien où *sentire* désigne la perception par l'ouïe. Mais c'est le français qui est ici en cause.

— *fleurer* « percevoir une odeur » (XV<sup>e</sup>) et « sentir bon » (XVI<sup>e</sup>-fr. moderne).

Bref, tout se passe comme si la langue retombait dans une même amphibologie à mesure qu'elle s'efforce de la réduire et cette situation est commune à de nombreux autres idiomes. Sans doute l'odorat est-il un sens diffus ; là où la vue et l'ouïe distinguent des formes bien différenciées dont l'origine est facilement identifiable, les odeurs apparaissent comme vagues et des verbes tels que *flairer, fleurer, oder, oderer, sentir* distinguent mal le siège du phénomène qu'ils placent à la fois dans la sensation éprouvée et dans l'objet.

Dans l'acception la plus archaïque du terme le *sentir* signifie « se diriger vers, mettre en communication avec ». C'est pourquoi il y a un *sens* du sujet (la vue, l'odorat, l'ouïe, etc.) et un *sens* de l'objet (ce qu'il signifie, sa relation par rapport à nous). La relation sujet-objet — ainsi qu'on l'a dit (cf. *supra*, p. 28) — est double, l'un et l'autre étant à la fois ou tour à tour, agent et patient, émetteur et récepteur.

L'objet *touche, émeut, bouleverse, frappe, heurte, caresse, chatouille*, etc., nos sens ; les *cris* sont *éclatants*, les *spectacles étonnants*, etc. Dans l'acception courante du verbe *sentir* « éprouver par les sens », la langue place l'initiative de la relation dans le sujet qui *voit, entend, touche...*, c'est-à-dire met son *œil*, son *oreille*, sa *main...* en relation avec l'objet ; il dirige ses sens vers l'objet, il est l'agent du sentir. Or dans ce système lexical l'odorat et les odeurs ont un statut particulier : l'objet *sent*, il *émet* une odeur qu'il dirige vers le sujet et il est conçu comme l'agent de la relation. Toutes les sensations flattent ou agressent selon qu'elles sont agréables ou désa-

gréables, mais c'est aux odeurs que la langue reconnaît implicitement la faculté de sentir.

L'argot, comme toujours, éclaire ce sémantisme. Dans la langue populaire, en effet, « sentir mauvais » se dit « cogner ». Voici cette série synonymique, telle que la donne *L'argot du milieu* de J. Lacassagne : *cocoter, cogner, cornancher, corner, emboucaner, empoisonner, fouetter, gazouiller, poquer, puer, remuer, renifler, repousser, schlinguer, schlingoter, schlipoter, taper, trouilloter...*

Le sémantisme est clair dans : *cogner, fouetter, taper.*

Les dictionnaires sont, de même, d'accord pour voir dans *schlinguer* et son dérivé *schlingoter* « puer, sentir mauvais », « puer de la bouche » un emprunt à l'allemand *schlingen* « fouetter ». *Chlinguer* signifie « fouetter, frapper avec une cravache » dans les patois suisse-romands et *chelinguer* « sentir mauvais » est attesté dans le Centre, l'Est et le Jura. *Schlipoter*, de même, remonte au germanique *schlap* « taloche, soufflet » et *schlipp* « déchirer, mettre en lambeaux ».

*Cocoter, corner* (et *cornancher*), *poquer* sont aussi bien attestés par les dialectes au sens de « frapper ». Ainsi :

- *corner* « frapper avec les cornes, donner des coups de cornes » (Normandie, Centre, Est) (voir « Cornu », *F.E.W.*, II, 1192) ;
- *coquer* « heurter, frapper » (anc. fr. et Centre, Est, Savoie) (voir *F.E.W.*, II, 823) ;
- *poquer* « frapper » (moyen fr. et Nord, Est) (voir *F.E.W.*, XVI, 642).

« Sentir mauvais » est donc le propre d'un objet qui *cogne* et agresse l'odorat ; et, là encore, on constate que la langue attribue ce sémantisme à l'objet olfactif.

Le nez d'autre part est l'organe de la connaissance, mais d'une connaissance diffuse, immédiate et intuitive qui s'oppose à celle de la tête. C'est ce que traduisent bien des expressions comme *flairer, subodorer, avoir vent* et son descendant argotique *être au parfum*. Le *vent*, en effet, est « l'odeur que le gibier laisse sur son passage » d'où *avoir le vent, prendre le vent, aller au vent*, locutions cynégétiques d'où dérive métaphoriquement : *avoir vent d'une affaire*. C'est-à-dire la « connaître », mais la « connaître à son odeur », c'est-à-dire d'une façon indistincte et instinctive.

C'est le sens de *flairer* et de l'ancien *oderer*.

En ancien français l'*odeur* est « l'impression qu'une personne fait sur l'âme d'autres personnes » (a. fr.) ; c'est aussi « la réputation (bonne ou mauvaise) » (XVI<sup>e</sup> s.) et le « pressentiment de quelque chose qui va se passer » (XVII<sup>e</sup>). D'où des locutions du type *odeur de sainteté, sentir le soufre, le fagot*. L'*odeur* apparaît ainsi comme le signe des qualités intimes et plus ou moins cachées de l'individu. Elle est à l'origine de jugement et de réactions inconscientes. Un individu qu'*on ne peut pas sentir* produit sur nos sens et en particulier sur notre odorat et notre goût un mouvement de *dégoût* et de *répulsion*. L'haleine est particulièrement significative à cet égard. La plupart des argotismes, plus haut étudiés, *schlinguer, fouetter, taper, etc.*, signifient « puer de la bouche ». C'est un sémantisme très profond, l'« âme » étant assimilée au *souffle*, une haleine fétide est le signe d'une corruption de l'âme et du caractère. Cette mauvaise odeur, en même temps, offense et repousse, « puer du bec » c'est *repousser, refouler*.

L'homme *puant* est la cause d'une *répugnance* physique et morale et, corollairement toute répu-

gnance attribuée, métaphoriquement, une mauvaise odeur à son objet ; les « méchants » sont *sales*. C'est pourquoi ils inspirent le « dégoût ». Mais là encore, il faut interroger les structures étymologiques de l'idiome.

Le « goût » est un sens apparenté à l'odorat, ce qui est attesté par le lexique. En ancien et moyen français *saveur* et *goût* signifient à la fois « saveur » et « odeur, parfum ». C'est une notion, aussi, dans laquelle le vocabulaire confond le sujet et l'objet : le *goût* c'est, à la fois, le sens du « goût » et le « goût » des choses. Le sujet et l'objet *ont*, également, *bon* ou *mauvais goût*. *Goûter*, en ancien français, signifie, à la fois, « avoir un goût » et « éprouver par le goût » ; double sens qu'a conservé l'anglais *to taste*. Enfin le *goût* est le symbole de la valeur : *goûter quelque chose* c'est « lui accorder du prix ». Le *goût* est la « faculté de reconnaître ce qui est bon de ce qui est mauvais » ; c'est aussi l'« attachement, l'inclination que l'on a pour quelque chose ». C'est aussi le sens de *saveur* qui désigne, en moyen français, la « connaissance que l'on a de quelque chose ».

Tel est notre *savoir* qui remonte au latin *sapere* « goûter » et il est clair qu'il s'agit à l'origine d'une connaissance par les sens et le cœur distincte du connaître rationnel. En ancien français, *savoir* signifie « avoir le goût de ». D'où *savoir bon* « avoir bon goût » et, secondairement, « plaire, être agréable », par opposition à *mal savoir* « déplaire », *savoir mal* « être ennuyé de », « être fâché, prendre en mauvaise part » (1).

(1) Tel est bien le sens du *saber* (*savoir*) et de la *sabor* (*saveur*) des lyriques provençaux. Dans les textes des troubadours les deux mots accompagnent toujours *amor* (*amour*) et *joy* (*joie*) et il s'agit de sentiments que l'on a dans le cœur : *le cor plein de joy e de dous saber, d'amor et de doussa sabor* sont des formules stéréotypées de la chanson d'amour. Le *gay saber* (*le gai savoir*), ainsi que j'ai essayé

Certes, les valeurs positives du *goût* et de la *saveur* se sont affaiblies en français moderne ; en revanche, le *dégoût* y conserve toute sa force étymologique. Sa forme symbolique est la « nausée » ; d'où des expressions du type : *avoir sur le cœur* (1), *c'est à vomir*, et le populaire *dégueulasse*, c'est-à-dire qui fait *dégueuler*. Telles sont les bases physiologiques de la « répugnance » et du « dégoût » : la mauvaise odeur qui vous fait contre-attaquer, le mauvais goût qui vous fait vomir ; l'un et l'autre sont des attributs de la saleté et de l'ordure.

## II. — Les salauds

À l'encontre de l'innocente bêtise, la méchanceté est agressive et dangereuse. Étymologiquement, *méchant* représente un ancien *mes-chéant* « qui tombe mal » et, par conséquent, « malchanceux » et « misérable ». Sens qui survit dans : un *méchant sonnet*, une *méchante robe*. Mais la misère est mauvaise conseillère et le *méchant* « fait délibérément du mal ou cherche à faire du mal à autrui, le plus souvent d'une manière ouverte et agressive ».

Les dictionnaires distinguent différents types de « méchanceté » : la *dureté*, la *cruauté*, la *malice*, la *malignité*, la *malveillance*, la *scélératesse*, la *perversité*, et la langue populaire fait du « méchant » : un *carcan*, une *carne*, un *chameau*, une *charogne*, une *chipie*, un *choléra*, un *coquin*, une *gale*, une

de le montrer, c'est l'expérience poétique et la « joie d'amour », le sentiment d'exaltation qui nous pousse à chanter devant la perfection du monde et, en particulier, de la femme aimée. La « joie d'amour » est une « joie de vivre » et la « saveur » le « goût de la vie ». Les différentes acceptions de notre moderne *savoureux* sont les vestiges de cet ancien sémantisme qui faisait du *goût* le symbole de l'attrait éprouvé pour l'objet agréable, aimable et plaisant.

(1) On relèvera en passant que *cœur* est pris, au sens ancien, de « estomac » et que *tirer du cœur* signifie « vomir ».

*harpie, une mégère, un ogre, une peste, un poison, une rosse, un serpent, une sorcière, une teigne, une vache, une vipère...*

1. **L'ordure.** — Le « méchant » est avant tout, et toujours, un homme « sale » : un *sale type*, un *salaud*, un *saligot*, un *salopard*, une  *salope*... qui fait des *sautés* et des *saloperies*. Selon le *Dictionnaire des injures françaises*, le *salaud*, le *beau salop*, le *rude salaud*, le *fameux salaud*, etc., est « un traître, faux jeton, fumier... ».

Le *salopard* est une « forme aggravée et renforcée de *salaud* qui pimente l'injure d'une nuance de respect. S'applique à un individu dangereux par sa malfaisance. On peut traiter quelqu'un de *salaud*, de *saligaud* — à plus forte raison de  *salope*, de *lope*, de *lopette* — et lui dénier toute valeur ; il ne saurait en être de même quand on le qualifie de *salopard* : un *salopard* est un ennemi rusé, qui nous donne du fil à retordre et qu'on ne peut — du moins momentanément — abattre. D'où l'emploi de ce terme dans l'armée pour désigner le combattant d'en face ».

La  *salope* est la version féminine de *salaud* (et du *salop*), mais un peu plus virulente. « Il va sans dire que traiter de  *salope* un représentant du sexe fort c'est manifester à son égard un mépris total et particulièrement offensant. »

Pour ma part, j'aimerais corriger cette définition en précisant que la  *salope* est une « putain » et, à ce titre, inspire des sentiments de dégoût et d'hostilité, plus qu'un « mépris total » (cf. *infra*, p. 87).

Quoi qu'il en soit de ces nuances, tous ces mots se rattachent à l'adjectif *sale* « malpropre, plein d'ordures » ; *sauté* physique assimilée à une *sauté*

morale dont les composantes sont : la « grossièreté », l'« indécence », l'« obscénité », la « méchanceté ».

Un *salaud* est « malpropre », « grossier », « méchant », « dangereux ».

Un *salop* est « grossier », « immoral », « méchant ».

Une  *salope* est « malpropre », « dévergondée », « prostituée ».

Une des formes particulièrement dégoûtante de la *sauté* est l'*ordure* et son synonyme *fumier* qui, sous leur forme ultime, sont des *pourritures*, des *charognes pourries*.

*Vous n'êtes qu'une pourriture...!* signifie « vous n'êtes qu'une infâme charogne ; vous êtes nauséabond ; vous ne valez pas un clou. Se dit à quelqu'un qu'on ne peut plus sentir, dont la présence rend l'atmosphère irrespirable » (*Dict. injures*).

On doit ici relever la parenté étymologique en *puer* et *pourrir* ; les deux mots représentent respectivement les latin *putescere* et *putrescere* qui remontent à la vieille racine *put* « pourri ». Ce qui *puer* c'est ce qui est *pourri*. Image qui combine les deux idées de : « objet dépourvu de toute valeur, entièrement dégradé et usé » ; et objet *dégueulasse* qui provoque le *dégoût* et offense la sensibilité ; objet qui peut être souvent dangereux comme la *planche pourrie* qui cède sous le poids, ou l'*ordure* véhicule de maladies et d'épidémies.

C'est pourquoi le *salaud* est une *ordure*, une *charogne* qui *cogne*, *fouette* et *schlingue* et doit être balayée et évacuée de toute urgence.

L'ancien français *puant* signifie « sale au physique et au moral », « détestable », « insupportable ». Le vieil adjectif *put* (féminin *pute*) qui remonte au latin *putidus* « puant » signifie à la fois « sale », « puant », « méchant » et, au féminin, « femme débauchée, prostituée ». Tels sont les sens de

l'ancien français *ort*, *orde* (d'où dérive *ordure*) et qui signifie « sale, immonde au physique et au moral », « crasseux », « répugnant », « malpropre », « laid, affreux », « horrible, hideux », « méchant », « mauvais », etc. Une *orde bête* désigne un « reptile ou toute sorte d'insectes venimeux », l'*orre mal* est « une maladie dangereuse », etc.

2. Une sale bête. — Le « méchant » est une « mauvaise bête » au double sens du terme ; à la fois *méchante bête* « sans valeur » et *bête méchante* « vicieuse et dangereuse ». Tels sont, en particulier, la *rosse*, la *vache*, le *chameau*. On remarquera que tous ces mots désignent des mauvaises montures, des méchants chevaux ou de grossiers substituts du cheval ; termes qu'on rapprochera de *bique* « chèvre », *gode* « brebis » au sens de « mauvais cheval ». Tous ces mots, par ailleurs, ont cette particularité qu'ils désignent aussi « une femme méchante, bête, laide » et « une prostituée ».

La *putain*, et d'une façon générale, la femme dévalorisée, est une *sale bête*.

Nous sommes ici ramenés au cœur du système de la relation transitive entre le sujet et l'objet. En effet, si l'acte sexuel est la forme symbolique de cette relation (cf. *supra*, p. 23), il en résulte que la femme est objet et patient par excellence. Ce statut sémiologique reflète et souvent détermine son statut social et économique dans notre culture ; son aliénation, sa dévalorisation et cette condition de femme-objet que les mouvements féministes ont beau jeu de dénoncer. Car il est clair que la femme est un objet : objet sexuel, objet économique et juridique, objet grammatical qui en fait le complément d'objet de tout verbe transitif et le patient de toute action.

Un dictionnaire érotique, actuellement en cours d'élaboration, comporte plus de 1 500 désignatifs de la femme ; ils sont dégradants et dévalorisants dans leur presque totalité. Entre autres choses, la femme est un ustensile : *marmite*, *vase*, *pot*, *pot de chambre*, etc., *harnais* que l'on *fourbit*, *tambour* que l'on *bat*, etc. Or, ces ustensiles ont une valeur d'usage dont la principale qualité est le neuf et la nouveauté. Dans le cas de la relation sexuelle, la satiété du sujet et la dégradation de l'objet entraînent la dévalorisation de ce dernier. Combien de jeunes épousées, fraîches et douces, tournent à la *mégère*, à la *furie*, à la *harpie* et deviennent des *poisons*, des *pestes*, des *choléras*.

Objet particulièrement dévalorisé est, d'autre part, la prostituée. Parce que d'usage public, usée et abusée avant l'âge et souvent sale et malade. *Pute*, on vient de le voir, représente le latin *putidus* > *put* au sens de « sale et méchant ».

Cette double dépréciation de la femme — « mégère » et « putain » — s'exprime par deux images : la *rosse* et la *souillon*. Dans la comédie érotique la femme est un « cheval » : une *pouliche*, une *belle jument*, une *fringante haquenée*... que son *cavalier enfourche*, *monte* et conduit de la *bride* et de l'*éperon* après l'avoir soumise à sa volonté. Il la fait *venir en lices*, ou *courir la poste* avant de lui *donner son picotin*, etc. Image d'une richesse et d'une invention inépuisables. On ne s'étonnera pas, dans ce cas, si la femme vieille ou laide est un *grand cheval*, une *haridelle*, une *rosse*, etc., selon les dialectes, une *bringue*, une *bique*, une *bidelle*, un *carcan*, etc. Tous mots qui désignent à la fois « un mauvais cheval » et « une fille maigre, stupide, paresseuse ».

De même en argot : la *galière*, le *bourdon*, le *bourrin*, la *vache*, etc., désignent à la fois « un cheval » et « une prostituée ». C'est aussi le sémantisme de *carne* et *carogne*, *charogne* ; au premier chef « vieux cheval » et, secondairement, « femme méchante » ou « paresseuse » ou « maigre » et qui nous ramène au sémantisme du cadavre pourri, ce qui est le point ultime de la dévalorisation. C'est qu'entre l'homme et sa femme la relation pratique et surtout affective est de la même nature que celle du cavalier ou du paysan avec son cheval. L'épouse et l'animal sont des instruments économiques qui provoquent la colère, les représailles et les injures de leur propriétaire lorsque l'âge, la faiblesse, l'infirmité, la paresse, l'entêtement, l'indocilité les empêchent de remplir efficacement leur fonction. Ce sémantisme est la source des plus classiques injures adressées au *salaud* : *carne*, *rosse*, *vache*, *chameau*.

*Rosse*, d'après l'allemand *ross*, désigne en ancien français un « cheval » (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.). A partir du XV<sup>e</sup> siècle la *rosse* devient un « vieux cheval », un « mauvais cheval ». Parallèlement le mot désigne : une « vieille femme décrépète » (1550-1759) ; une « femme dévergondée ou méchante » (Wallon) ; « une personne maligne, dure, méchante » (1840) ; « une personne paresseuse » (Est). D'où l'adjectif *rosse*, *rossard*, à la fois « méchant », « médisant », « paresseux ».

*Vache* n'est pas attesté au sens de « mauvais cheval », mais il n'y a aucune difficulté à assimiler les deux notions sur le modèle de *bique* « chèvre », *gode* « brebis », qui désignent de « mauvais chevaux » ainsi que, d'ailleurs, des « femmes stupides ». En revanche *vache* est bien attesté et depuis le XVII<sup>e</sup> siècle au sens de :

- « femme grossière et malpropre » (1680-1759) ;
- « femme dévergondée, prostituée, fille publique de la dernière catégorie » (1870-1923) ;
- « grosse femme molle et paresseuse » (1798-1878) ;
- « fainéant, paresseux, sans énergie » (fr. mod.) ;
- « méchant, rancunier » (fr. mod.).

Le *chameau* qui est sinon un cheval, en tout cas une monture qu'ont dû avoir l'occasion d'apprécier ou de déprécier les premiers régiments d'Afrique, désigne d'abord une « femme de mauvaise vie » (1867). D'où dans les dialectes et en français populaire : « imbécile » (Savoie), « coquin, homme de rien » (Reims), « méchant », « rusé », « qui a mauvais caractère » (populaire).

On voit le sémantisme commun à tous ces mots. Il s'agit d'une *méchante bête* et d'une *bête méchante* (au double sens du mot qui désigne à la fois un individu sans valeur et mal intentionné). Cette bête est une *femme méchante* et, en particulier, une prostituée. Enfin le mot désigne toute personne *méchante* avec les connotations de *paresse*, d'*entêtement*, de *ruse* ou de *stupidité* qui s'attachent à la *carne*. C'est ce même sémantisme qu'on trouve, en argot, dans les désignatifs du « policier » : le *roussin*, la *bourrique*, le *cogne*, la *vache* ; il est conçu, à la fois, comme une « sale bête » et une « putain ».

### III. — Divers malpropres

La *saleté* n'atteint pas toujours la forme extrême de la *saloperie* et de la *pourriture* ; le *saligaud*, le *sagouin*, le *cochon*, etc., n'ont pas la perversité, ni la malignité de l'*ordure*.

Parmi ces innombrables formes de la « malpropreté », relevons, pour finir, certains types : la *souillon*, le *crasseux*, le *pouilleux*, le *bouseux*.

1. Le souillard travaillait dans la souille qui désigne l' « auge du porc » avant d'être un « baquet à laver la vaisselle » ; c'était un « malpropre » avant de devenir sous les espèces du moderne et argotique *arsouille* un « ivrogne, sale, grossier, etc. », tel le porc qui se roule dans son auge.

La souillon, la Marie-souillon appartient à cette famille, mais il semble que le mot, plutôt que de la souille proprement dite, dérive de souillon « torchon ». En effet, c'est un sémantisme bien établi que celui qui assimile la « femme malpropre » en général et la « putain » en particulier à un vieux torchon à laver la vaisselle ou le parquet ; outre souillon et torchon on relève dans ce sens : *vadrouille*, *guenipe*, *pétasse* et beaucoup d'autres qui m'échappent. Ainsi :

- *torchon* « femme très malpropre » (1845) ; « prostituée de bas étage » (1888) ;
- *vadrouille* « tampon de laine pour essuyer le four » (1687) ; « drôlesse, prostituée » (1867) ;
- *guenille* « vieux chiffon » ;
- *patasse* « prostituée » (xvi<sup>e</sup> s.) ; « chiffon à vaisselle » (cf. patte-mouille) (Lyon) ; « femme malpropre » (*id.*) ;
- *pétasse* « chiffon », « guenille » (provençal) ; « fille des rues » (provençal et argot moderne).

On reconnaît la *lavette*, la *panouille* (cf. *supra*, p. 60) qui est à la fois un objet de rebut, complètement usagé et sans valeur, et une *chiffe-molle* sans consistance, forme, ni énergie.

Mais une troisième connotation s'ajoute dans le cas du « torchon de cuisine » qui est sale, gras, souillé et dégoûtant.

2. Le crasseux est un « ignorant » et surtout un « avare ». L' « avarice » en tant que terme d'injure

a quelque peu perdu de sa force en français moderne. Elle est très forte dans l'ancienne langue. La « largesse » est, en effet, une des qualités majeures de la politesse courtoise et l'avarice ravale le gentilhomme au rang de *rustre*, de *manant* et de *vilain*.

La crasse est une saleté permanente et indurée, sous forme, entre autres, de plaque sur la peau et en particulier sur le crâne.

La crasse désigne en français :

- 1) la « rusticité » (xvi<sup>e</sup>), la « grossièreté » (Normandie), l' « impolitesse » (*id.*), le « manque d'éducation » (*id.*) ;
- 2) « la basse naissance et condition » (xvii<sup>e</sup> s.) du *vilain* qui doit être « savonné » et « décrotté » ;
- 3) « l'avarice » (xvii<sup>e</sup> s.) qui constitue le sens le plus fréquent et le plus solidement établi.

Cette image se retrouve dans le vieux mot *taquin* « avare » d'après le wallon *taquin* et *tacon* qui désigne des « croûtes sur la tête ».

L'Anjou a le mot *racheux* « teigneux » au sens d' « avare », métaphore qu'on retrouve dans le cévenol *rascas*.

Enfin l' « avare » est un *ladre*, c'est-à-dire un « lépreux ». Il est de la famille du *teigneux* et du *galeux* et comme eux un « homme de rien », un individu de basse condition mais, en même temps, « hargneux » et « méchant » que sa manière de vivre sordide et mesquine expose à des maladies dégoûtantes et particulièrement dangereuses.

3. Le pouilleux est un « misérable », un « gueux » ; mais contrairement au *crasseux* il ne semble pas être tenu responsable de son comportement.

Sous sa forme méridionale *pedzouille*, le « pouilleux » est un « paysan ».

Dans le vieux système de la politesse courtoise,

né dans une société presque uniquement terrienne, l'homme de « basse condition », le *serf*, le *vilain*, le *manant* est dans la majorité des cas un « paysan ». Il en est résulté une dévalorisation de l'homme de la terre qui restera toujours un *rustre*, un *rustaud* (d'après le latin *rusticus* « campagnard ») aux yeux de l'homme des villes. C'est pourquoi le plus misérable clochard de la Maube s'estimera toujours supérieur au campagnard, serait-il un riche fermier.

Pour l'homme de la pègre le paysan est un lourdaud, naïf et de bonne prise ; mais c'est aussi un homme « sale » : un *pédezouille* (on vient de le voir), un *cul-terreux*, un *boueux*, un *bouseux*.

Mais cette sottise naïve et lourde ferait du *croquant* un « imbécile » plutôt qu'un « méchant ». C'est pourquoi il trouverait sans doute mieux sa place au chapitre précédent.

#### IV. — Les emmerdeurs

Le *salaud* est une *ordure* dont la présence nous fait *dégueuler* et que nous avons envie d'*écraser* et d'*effacer*. L'*emmerdeur*, en revanche, est avant tout un « importun », la plupart du temps sans malice et qu'on désire surtout éviter. C'est un *casse-pieds*, un *enquiquineur*, un *raseur*, un *crampon*, une *colle*, une *plaie*. Bref il nous *ennuie* ou nous *importune*.

1. Les emmerdeurs. — *Ennuier* c'est « causer une sorte de lassitude morale par des choses sans intérêt. *Ennuier* implique quelque chose d'insignifiant, de monotone, de déplaisant ou de trop long » (H. Bénac, *Dict.*).

*Importuner* c'est « *ennuyer*, *fatiguer* d'une manière répétée, continue, par des assiduités, des discours, des demandes, une présence hors de propos ». Que

*l'ennui* ou *l'importunité* se prolongent et le sujet est *fatigué*, *lassé*, c'est-à-dire qu'il « n'a plus la force de supporter la situation ».

L'*emmerdeur*, à l'instar du *salaud*, est un objet actif ; mais alors que le second suscite chez le sujet un réflexe d'hostilité et d'attaque, l'ennui qui *fatigue*, *lasse*, *épaise*, *excède*, etc., provoque un sentiment de satiété et un désir de fuite. Mais, précisément, ce qui caractérise l'*emmerdeur* c'est qu'il est *collant*, il se *cramponne* ; on n'arrive pas à s'en débarrasser.

On distinguera :

- le *fâcheux* qui « par sa présence même ou sa nature déplaît ou dérange » ; un *fâcheux* est celui qui, sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup (La Bruyère, d'après H. Bénac, *Dict.*) ;
- l'*ennuyeux* « espèce de fâcheux qui fait trouver le temps long » (H. Bénac, *Dict.*) ;
- le *gêneur* qui « habituellement ou accidentellement empêche les gens d'être à leur aise » (H. Bénac, *Dict.*) ;
- l'*intrus* qui « s'introduit quelque part sans être invité ou sans avoir qualité pour être admis » (H. Bénac, *Dict.*).

Tous *crampon*, *collant*, *raseur*, *casse-pieds*.

Le *crampon* s'*accroche* et on ne peut pas s'en débarrasser.

Le statut étymologique du *raseur* qui nous *barbe* (i.e. « nous fait la barbe ») est plus obscur. Le mot est un argotisme d'origine relativement récente (1862). Il semble que le sens premier soit « railler », « blaguer » d'où on serait passé à « importuner ». Pour ma part, et sans grandes preuves, j'imagine qu'il s'agit d'un jeu de mots sur *bassiner*. De

*bassin* « cuvette » on a tiré un verbe *bassiner* « frapper sur des casseroles », « faire un charivari » d'où « railler » et « importuner, ennuyer » et *bassin* « être bavard, assommant ». Mais un *bassin* est tout spécialement un « plat à barbe » et le barbier *bassine* ses clients. D'où un jeu de mots qui aura pu être dynamisé par la réputation de bavardage faite au barbier.

Un autre trait de l'*emmerdeur* est qu'il *fatigue* et *lasse*. A la limite il nous *étourdit*, nous *embête*, nous *endort*, nous *assomme*. Relevons, en passant, que *assommer* est un dérivé de *somme*, *sommeil* et signifie proprement « endormir ».

Quant à *embêter*, *abêtir* c'est « rendre bête » en fatiguant et lassant l'attention, *en cassant la tête*, les *oreilles*, les *pieds*, etc. ; sens qui nous ramène au *bassin* du *raseur*

Bref, l'*emmerdeur* est quelqu'un qui nous importune, nous gêne, nous incommode jusqu'à la fatigue et la lassitude ; et cela avec une obstination qui déjoue tous nos efforts pour nous en débarrasser.

Reste à examiner pourquoi la *merde* est le symbole de cette situation.

2. La *merde*. — Encore un des mots clés de la langue française ; et qui est à l'origine d'une vaste famille :

— *merdaille*, *merdailler*, *merdailleur*, *merdaillerie*, *merdaillon*, *merdaillonner*, *merdard*, *merdasse*, *merdasser*, *merdâtre*, *merde*, *merder*, *merderie*, *merdeur*, *merdensement*, *merdeux*, *merdicole*, *merdier*, *merdigue*, *merdissime*, *merdoir*, *merdophage*, *merdophile*, *merdophobe*, *merdouillage*, *merdouillard*, *merdouille*, *merdouiller*, *merdouilleur*, *merdous*, *merdoyer*, *merdre* ;

— *emmerdable*, *emmerdablement*, *emmerdage*, *emmerdailler*, *emmerdailleur*, *emmerdant*, *emmerdasser*, *emmerdasserie*, *emmerdation*, *emmerdé*, *emmerdement*, *emmerder*, *emmerdeur*, *emmerdouillable*, *emmerdouillage*, *emmerdouillé*, *emmerdouiller*, *emmerdouilleur*, *emmerdoyer* ;  
— sans oublier les doublets sémantiques : *emmieller*, *emmouscailler*, *emmoutarder*, etc. ;  
— *démerdable*, *démerdage*, *démerdailler*, *démerdant*, *démerdard*, *démerde*, *démerder* (se), *démerdeur*, *démerdise*, *démerdouiller*.

Cet inventaire que nous devons à l'érudition du *Dictionnaire des injures françaises* montre assez la richesse et la fécondité de ce champ lexical. Mais il faut, maintenant, en faire une étude historique en nous reportant au *F.E.W.*

L'interjection *merde* ! que « l'on dit pour exprimer la colère, le mépris, l'indignation, le refus », est très ancienne ; on la trouve déjà dans le *Roman de Renart* (XII<sup>e</sup> s.). Ensuite, le moyen français (à partir du XIV<sup>e</sup> s.) atteste l'emploi de *merde* dans deux sens principaux : la *merde* désigne à la fois : « une chose ou une personne de peu de valeur », « un individu méprisable », « un roturier » et « une situation embarrassante », « ennuyeuse ». Que la *merde* soit « sans valeur » (sinon pour les jardiniers) c'est ce qui est évident. Par ailleurs, elle occupe une place particulière dans cette « image du corps » dont on a dit qu'elle était la base de tous nos concepts ; entre autres dans le système de la politesse courtoise qui oppose le « raffinement » à la « grossièreté » comme l'« esprit » à la « matière ». Dans la métaphore alchimique qui est la clé de cette structure, le corps est un alambic qui distille les substances : chair, sang et os dont la

« quintessence » constitue l'*esprit* et l'*âme*, cependant que les excréments en sont les scories et les déchets. La *merde* constitue la « matière » sous sa forme la plus dense et la plus concentrée, la plus « grossière », la plus « lourde », la plus « basse », aux antipodes de l'*esprit*. C'est donc la « non-valeur » par excellence. Caractère qu'elle partage avec le *con* et le *salaud* mais avec des connotations dans les trois cas spécifiques.

Le *con* est le jouet du sujet, pur objet que sa débilité physique et mentale rend impuissant.

Le *salaud* est un « pourri » dont la « puanteur » agresse et révulse notre sensibilité.

La *merde*, en dépit de sa nature, est moins « dégoûtante » qu'on pourrait le croire. Elle peut même être investie de connotations favorables : elle « porte bonheur » et la psychanalyse a montré comment elle mobilise l'intérêt des enfants et parfois des plus grands. Après tout c'est une partie de nous-même, intégrée au rythme de notre corps et qui relève d'une fonction universelle et quotidienne. Mais c'est aussi la partie la plus « bassement matérielle » de notre organisme et qu'il rejette. C'est pourquoi c'est le symbole du « refus ».

Le *con*, le *salaud* et la *merde* se partagent notre « mépris », mais il a dans chaque cas une origine différente et se colore de sentiment et de réactions différentes :

*Tu es un con ; je me fous de toi.*

*Tu es un salaud ; tu me dégoûtes.*

*Tu es une merde ; j'ai rien à foutre avec toi.*

C'est pourquoi l'interjection *merde !* constitue l'universelle expression du *refus*, mot qui, étymologiquement, signifie à la fois « repousser » et

« reculer ». Mais on reviendra sur ce thème à propos des jurons (cf. *infra*, p. 113).

En tant que substantif, la *merde* est un individu « dépourvu de valeur », de toute valeur, un *rien-du-tout*, un *caca*, de la *crotte* ; injures qui peuvent s'adresser indifféremment à une personne, à une chose, à une situation. *Ton truc c'est de la merde*, « ça ne vaut pas un clou », moins en raison de la sottise impuissante qui s'attache à la *connerie*, que du fait de l'absence de toute valeur, d'une « bassesse » et d'une « grossièreté » fondamentales au niveau desquelles la substance n'est plus susceptible d'aucun « affinage » et dont on ne peut, en conséquence, « plus rien tirer » et qui n'est plus bonne qu'à jeter.

Et ceci nous amène à l'*emmerdeur* et au *merdier* tout différents de la *merde*, dans la mesure où ils dérivent d'une autre composante sémantique du système.

La *merde* est un objet qui doit être nettoyé et rejeté à la fois pour des raisons d'hygiène et de tabou. Or son évacuation pose des problèmes ; en particulier dans une société de pots de chambre et de chaises percées, qui ignorait la chasse d'eau et le tout-à-l'égout. Tous ceux qui ont été de « corvée de chiottes » à la caserne me comprendront ; et ceux aussi qui se sont trouvés sans papier dans quelques « lieux » publics, etc. Et puis il y a les gosses embrenés, les vieillards gâteux, les malades, les trouilles intempestives, etc. On imagine que la ville ancienne, surpeuplée, étroite, dépourvue de la plupart des commodités dut être un véritable *merdier*.

*Etre dans la merde jusqu'au cou* ne devait être que l'expression hyperbolique d'une situation fort courante.

La substance, par ailleurs, est rétive et collante ; il est difficile de s'en débarrasser. C'est ce qui en fait un objet particulièrement « importun ». Tels sont, chacun dans leur genre, le *merdeux* et l'*emmerdeur*. Le statut de l'*emmerdeur* est très clair dans le système sémiologique que nous venons de décrire. *Emmerder quelqu'un* c'est « l'importuner » de toutes les façons et sous toutes les formes que cette idée comporte (cf. *supra*, p. 92). D'où l'emploi pronominal *s'emmerder* au sens de « s'ennuyer ». A ce propos, on ne confondra pas : *tu m'emmerdes* et *je t'emmerde*. Il s'agit de deux verbes différents.

*Tu m'emmerdes* signifie « tu m'ennuies (en me couvrant de merde) » ; *je t'emmerde* est une formule de refus, un synonyme de l'interjection *merde !* (cf. *infra*, p. 113) ; le sens est, non pas « je t'ennuie », mais « je te dis merde ! ». Il s'agit d'un tour que certain linguiste a appelé délocutif et qui permet de donner la forme verbale à des interjections, ainsi *je vous salue* signifie : « je vous dis salut ! ». C'est la raison pourquoi on peut dire : *tu me fais chier* au sens de « tu fais que je suis emmerdé », mais non pas *je te fais chier* qui n'entre pas dans la catégorie des délocutifs, sinon des déculotifs.

Si l'*emmerdeur* est un « importun », la *merde*, le *merdier* constituent « une situation gênante et désagréable dont il est difficile de se sortir » ; ce à quoi sont particulièrement habiles le *démerdeur* et le *démerdard* qui savent *se démerder*. Là encore apparaît bien le sémantisme fondamental de la *merde* qui est moins sa mauvaise odeur que la façon qu'elle a de *coller*.

C'est une autre image qui est à l'origine du *merdeux*. « Personnage insignifiant », certes, mais « qui se donne de l'importance », il est de la famille du *foutriquet* (cf. *supra*, p. 53). Il est différent de

l'*emmerdeur*, ce que montre bien l'assiette lexicale et grammaticale des deux mots. En effet, s'il y a des *grands* et des *petits emmerdeurs*, des *sacrés*, des *foutus emmerdeurs*, des *rois des emmerdeurs*, etc., il n'y a que des *petits merdeux*, frères et cousins des *petits morveux* qui sont en général des gamins, des *polissons*, de *petits effrontés*. L'origine de cet emploi est certainement dans l'image de l'enfant qui souille sa culotte ou dont la chemise est toujours plus ou moins embrenée. Le *petit merdeux* est donc assimilé à un « enfant importun » ; c'est un *galopin* « mal élevé », qui prend des airs d'homme alors qu'il en est encore à faire dans ses culottes.

## CHAPITRE VI

### LES JURONS

Apparentés aux « injures », les « jurons » en diffèrent à la fois par leur origine, par leur forme et — au moins en partie — par leur substrat sémantique.

#### I. — Jurons et jurements

*Juron* dérive de *jur*er ; mais ce mot a deux sens distincts, encore qu'étymologiquement apparentés. *Jurer* c'est « affirmer ou promettre par serment ; prendre à témoin avec serment ». C'est aussi « crier, pester contre quelqu'un ou quelque chose ». Au premier sens s'apparente le *jurement* ou *serment* ; au second le *juron* et, d'une certaine façon, l'*injure*. Selon les dictionnaires le *jurement* et le *serment* « peuvent désigner et désignent souvent l'action de prendre Dieu ou un être quelconque à témoin de la vérité des paroles qu'on prononce ou d'une obligation que l'on contracte » ; mais le *serment* est plus solennel (1) ; il se fait dans des circonstances plus graves et, ordinairement, devant des personnes constituées en dignité ; tandis que le *jurement* se fait devant un petit nombre de personnes, dans

(1) *Serment* d'après le latin *sacramentum* dérive de *sacer* « sacré ».

le cours ordinaire de la conversation ou des affaires.

Le *juron* n'est qu'une sorte d'exclamation formée de mots qui rappellent toujours quelque idée sainte pour la mêler à des pensées profanes et souvent même criminelles. Selon cette définition — qui est celle du *Larousse* du XIX<sup>e</sup> siècle — le *juron* serait « toujours » d'origine religieuse ; en fait si l'on considère des mots tels que *peste*, *foutre*, *merde*, etc., comme des jurons, on peut admettre qu'il y a des jurons laïques. Ceci dit c'est bien l'origine sacrée du *juron* qui explique sa forme et son emploi.

Le *serment* judiciaire exige un garant. Dans certaines conditions ce garant peut être une personne physique : un ami, un parent, un supérieur qui engage sa responsabilité en cautionnant le serment. Tel est le « *pledge* » médiéval. D'autre part, le témoin ou l'accusé peut invoquer la garantie de Dieu. En jurant *par Dieu*, *au Nom de Dieu*, il demande à Dieu d'être le garant de sa bonne foi et, par là même, s'expose à la colère divine, dans le cas d'un serment faux ou insincère.

Le *jurement* est un serment privé, non solennel et qui est en général proscrit du fait que « l'on ne doit pas prendre le nom de Dieu en vain ». De tels jurements n'ont rien d'obscène dans leur principe et les plus grands personnages jurent malgré la censure de l'Église.

Le jurement de Louis XI était *Par la Paque-Dieu* ; celui de Charles VIII, *Jour de Dieu* ; de Louis XII, *Le diable m'emporte* ; de François I<sup>er</sup>, *Foi de gentilhomme* ; de Henri IV, *Ventre-Saint-Gris*.

Deux traits caractérisent ce type de jurements : d'une part ils tendent à perdre leur valeur juridique et légale ; d'autre part, ils subissent des déformations et des substitutions qui masquent leur origine

sacrée. Le gentilhomme qui s'écrie « *Morbleu ! la belle fille* », laisse éclater son admiration sans vraiment invoquer la *Mort (de) Dieu* comme garantie de la vérité de cette affirmation ; par ailleurs il cache la formule sacramentaire sous un substitut euphémique. Ces *jurements* ne sont donc plus que des interjections à fonction expressive, par lesquels le sujet parlant manifeste ses sentiments. Ces sentiments peuvent être positifs (joie, admiration, plaisir, etc.) ou négatifs (colère, haine, mépris, etc.). Les seconds, on le comprend, sont la source des *jurons* qui sont des jurements dévalorisateurs et péjoratifs.

Les jurements, donc, sont dans leur principe des appels à la divinité qu'on prend à témoin de la véracité d'un dire.

Telles sont aussi les prières qui en appellent à Dieu pour le succès d'une entreprise, pour la santé et le bonheur du locuteur ou d'un de ses proches, etc. Sous sa forme négative la prière devient une *imprécation* (d'après le latin *precari* « prier ») ou une *exécration* (d'après le latin *ex* privatif et l'adjectif *sacer* « sacré »). « L'*exécration* et l'*imprécation* supposent l'une et l'autre un appel à la divinité pour qu'elle accable de maux l'objet de notre colère ; mais l'*exécration* a plus de force que l'*imprécation*, elle appelle des maux plus horribles, elle est provoquée par une haine plus profonde. »

L'*imprécation*, en effet, est la prière, violemment exprimée de voir des malheurs tomber sur la tête de quelqu'un. L'*exécration* va plus loin dans la mesure où elle dénie à son objet la jouissance des sacrements.

Une troisième source du *juron*, enfin, est le *blasphème* d'après le grec *blapteîn* « léser » et *phêmeîn* « dire » qui est une injure adressée à la divinité et

à la religion. En *jurant*, *blasphémant*, *faisant des imprécations*, le locuteur exprime des sentiments négatifs qu'il ressent avec violence. C'est pourquoi le *juron* — *juron* proprement dit aussi bien que *blasphème* et *imprécation* — est, comme l'injure (à laquelle il s'apparente), volontiers « grossier » ; la « grossièreté » étant le mode d'expression le plus efficace et le plus spontané de cette dévalorisation de l'objet (cf. *supra*, p. 21).

Les thèmes du *juron* se combinent alors avec ceux de la « grossièreté ». Le blasphème devient *Bordel de Dieu*, *Putain de la Bonne mère*, etc. *Que le diable t'emporte* se transforme en *que le diable te patafole*, etc. *Le foutre* et *la merde* renforcent de leurs connotations particulières la colère ou le refus du sujet parlant.

C'est aussi — on l'a vu — leur fonction dans l'injure, et le *juron* est une forme de l'injure. Mais alors que cette dernière s'adresse à une personne précise — qui est, en général, l'interlocuteur — le *juron* est plutôt une réaction en face de la situation :

*Merde ! je me suis piqué.*

*Bon Dieu ! ça va mal.*

*Foutre ! on n'est pas sorti de l'auberge*, etc.

A travers Dieu et ses saints, c'est le destin, la malchance qui sont visés. C'est pourquoi la forme typique du *juron* est l'interjection, alors que l'injure est, en général, un vocatif.

On pourrait définir le *juron* comme : « une interjection dévalorisante et grossière ». Une *interjection* est « une exclamation, un mot servant à exprimer, d'une manière énergique et concise, quelque passion de l'âme : *Ah !*, *Oh !*, *hélas !*, *hola !*, etc. ». Et le même dictionnaire définit l'*exclamation* comme un « cri, mots brefs, exprimant un

sentiment vif et soudain : *O temps ! O mœurs !* ».

A vrai dire, il s'agit de deux notions distinctes. L'exclamation est la base du discours locatif, formé de mots-phrases — sans verbe, ni sujet — dans lesquels le ton (les inflexions de la voix) indique les sentiments du locuteur.

Il y a trois tons principaux (avec d'innombrables variantes).

Le ton jussif qui ordonne et exprime un désir du locuteur : *ta gueule* ; *de l'air* ; *à d'autres*, etc.

Le ton interrogatif qui exprime différents sentiments tels que la surprise, l'ironie : *tu parles ! et alors !*

Le ton assertif (affirmatif ou négatif) porte un jugement : *la belle affaire ! des clous*, etc.

Dans ces phrases, l'exclamation se combine avec le sens du support lexical.

Il y a dans : « *Ta gueule !* » une double information. D'une part, le ton péremptoire exprime que le sujet parlant désire que son interlocuteur fasse quelque chose, désir très vif et plus ou moins coléreux selon le ton. D'autre part que cette action désirée concerne la « gueule » de l'allocutaire, en l'occurrence qu'il la « ferme ». L'argotique *gueule*, par ailleurs, confère au désir une nuance de violence agressive et méprisante pour son objet.

On a donc deux véhicules complémentaires de l'information : le ton et le contenu lexical. Mais à la limite ce dernier peut être complètement éliminé. Seul subsiste le ton ; mais comme il faut bien que la voix s'appuie sur quelques sons articulés on a des interjections, *Ah !*, *Oh !*, etc., formes vides, dans lesquelles seules l'intensité, la durée, la tonalité indiquent le sentiment : surprise, colère, douleur, etc. L'interjection est du sentiment à l'état pur.

Toutefois, beaucoup d'interjections sont mixtes

et conservent des éléments lexicaux, vestiges de leur étymologie. *Hélas !* par exemple, signifie : *hé ! las* (c'est-à-dire « fatigué ») que je suis.

La plupart des *jurements* et surtout des *jurons* sont des interjections de ce type : une interjection comme *Bon Dieu !* signifie — selon le ton — « je suis indigné, ou importuné, ou surpris, ou saisi d'admiration, etc. » et « je prends Dieu à témoin de cette situation ». *Merde*, de même, exprime tous les sentiments que le ton permet de mettre dans ce mot et par ailleurs déclare la situation comme dépourvue de toute valeur.

Tels sont la forme et le fonctionnement des *jurons*. Ils posent au premier chef le problème du ton : comment les variations de la voix peuvent-elles exprimer des sentiments ? quelles formes prosodiques correspondent aux divers sentiments ? Et il suffit de songer à la diction des acteurs pour voir que ce système d'expression est riche et varié. Il n'a malheureusement pas été étudié, ou à peine. Et nous devons, à notre grand regret, abandonner l'ambition de décrire et de définir un système prosodique de l'*injure* et du *juron*.

En revanche, nous pouvons essayer, comme nous l'avons fait pour les *injures*, de replacer les innombrables *jurons* dans le champ sémiologique de la « grossièreté » telle que nous l'avons précédemment définie. Mais à la sexualité et à la défécation, s'ajoute ici un troisième thème qui est celui du Nom de Dieu, bafoué ou « pris en vain ».

## II. — Dieu et le diable

Dans les moments d'intense émotion, nous évoquons Dieu. Soit pour le prendre à témoin et garant de l'authenticité et de la violence de nos

sentiments — c'est le *jurement* ; soit pour lui demander de confondre et de punir notre adversaire — c'est l'*imprécation* ; soit enfin, pour le mettre lui-même en accusation devant son injustice et sa cruauté — c'est le *blasphème*. L'invocation sous sa forme la plus simple est un vocatif : *Dieu !, Mon Dieu !, Bon Dieu !* (*bon* étant une épithète de nature attachée à la divinité) ; on dit de même *Sacré Dieu*, Dieu étant sacré par nature. Mais, dans la mesure où ces termes s'accompagnent d'un ton négatif (colère, dégoût, mépris, etc.), ils deviennent blasphématoires et injurieux pour la divinité : hurler *Bon Dieu !* sur un ton de colère c'est mettre en cause la bonté de Dieu en même temps que celle de la situation dont il est censé être responsable. L'intensité du sentiment peut être marquée par la reduplication qui est une des formes habituelles de l'emphase. On dit alors : *Bon Dieu de Bon Dieu*. Ce qui est mis en cause, c'est la situation et, par-delà la situation, Dieu et le destin qui en sont responsables :

*Bon Dieu ! il va encore pleuvoir.*

*Sacré bon Dieu ! où est passé cet imbécile ?*

Le jurement a une forme un peu différente encore que sa fonction rejoigne celle de l'invocation.

On *jure par Dieu*, par le *Nom de Dieu*, au *Nom de Dieu* en donnant comme gage et garantie du serment la foi que l'on doit à Dieu. L'affirmation ainsi jurée est aussi sûre que la fidélité du locuteur à l'égard de Dieu. D'où la variante : *je renie Dieu !*, « que je renie Dieu si je mens ; si ce que je vous dis est un mensonge alors ma foi aussi sera mensongère ». Dieu est, en fait, ici le Christ et on *jure par le corps de Dieu*, par la mort, le sang, etc., de Dieu. D'où toute une série de formules sur le modèle

*Corps Dieu* dans lesquelles l'absence d'article n'est pas une ellipse mais un archaïsme remontant à l'époque où le complément était juxtaposé ; construction qui survit dans notre moderne *Hôtel Dieu*, proprement « maison de Dieu ».

On a ainsi : *Corps Dieu, Sang Dieu, Tête Dieu, Ventre Dieu, Mort Dieu, Pasque Dieu, Merci Dieu, Vertu Dieu*, etc.

Mais ces formules perdent leur solennité et l'essentiel de leur valeur dans les simples juréments ; elles perdent en même temps leur forme dans des jurons tels que *pardi, ventrebleu*, etc. Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas toujours de déformations, mais souvent de formes anciennes ou dialectales du latin *deus*. Parmi ces formes les plus fréquentes sont : *die* (Wallonie), *di* (Picardie), *dé* (Est), *guiieu* (Normandie), etc.

En revanche, les finales *-dine, -dienne, -bien-bleu*, etc., sont de véritables substitutions destinées à masquer le nom de *Dieu*.

La combinaison de ces finales avec les divers thèmes (*corps, tête, sang*, etc.) génère des centaines de jurons. En voici quelques-uns : *Par le sang Dieu, par la Sambieu ; par la Sambleu, palsambleu, par la sambuy, par la sang guieu, palsangué*, etc. *Sang Dieu, sandienne, sandine, sambieu, sang bœuf, sanguienne, sangoy, sambregoy, sambredondon*, etc.

Ou encore : *Ventre Dieu, Ventre bieu, Ventrebleu, Ventrebille, Ventre gué, Ventreguienne*, etc. *Ventre-Saint-Pierre, Ventre-Saint-Fiacre, Ventre-Saint-Gris, Ventre de Loup, Ventre d'un petit poisson*.

*Je renie Dieu* devient, de même : *jarnidieu, jarnigué, jarniguienne*, etc. ; *jarnibeu, jarnibleu, jarniblure*, etc. ; *jarnichoux, jarnichien, jarnicoton*, etc.

*Jurons innocents* mais qui peuvent devenir blasphématoires et obscènes, lorsque le caractère de Dieu est mis en cause cependant que l'interjection annexe les attributs lexicaux de l'injure et de la grossièreté :

*Bordel de Dieu ! Putain de la Bonne mère !*, etc.

Un tel juron est « grossier » à un double titre ; d'une part, parce que les gens « polis » ne juront pas, même sous la forme la plus innocente ; d'autre part, parce que, en l'occurrence, le juron se fonde sur des mots et des idées particulièrement « grossiers ».

Dans le lexique du *juron* et de l'*injure*, une place particulière doit être faite à l'adjectif *sacré* qui, au sens propre, signifie investi d'un sacrement qui lui confère son statut et sa dignité ; un roi n'est vraiment roi que du jour où il a été sacré. D'où l'emploi de l'adjectif comme renforcement de l'injure dans des expressions du type : *un sacré salaud, un sacré con*, etc. De même dans les juréments *sacré* est un des déterminants ordinaires de la divinité. Ces contextes dévalorisants ont fini par réagir sur le mot qui a pris un sens presque uniquement péjoratif en même temps qu'il s'est constitué en interjection. *Sacré* adjectif sert à renforcer le sens péjoratif d'un substantif ; *sacré*, interjection, est un juron d'abord blasphématoire puis bientôt utilisé à toutes fins. Cet emploi est si répandu que *sacré* est apparu comme le *juron* par excellence d'où la formation d'un verbe *sacrer* « jurer, blasphémer, faire des imprécations » (XVIII<sup>e</sup> s.-fr. moderne).

La fréquence du mot et la censure que lui oppose la politesse ont d'autre part entraîné sa déformation ; et il présente des variantes euphémiques

nombreuses qui affectent à la fois le radical et la terminaison. Ainsi, *sacré* alterne avec *sapré*, *satré*, *safré* et les argotiques *acré*, *cré*; *sacre*, *chacre*, *satre*, *sucre*, etc.

D'où d'innombrables jurons du type : *Sacré nom de Dieu !*, *Sacré nom !*, *crénom !*, etc. *Saguer-non !*, *sacrenote !*, *sacrichou*.

L'attraction de *christ* et de *sacristie* entraîne aussi la formation d'une série : *sacristie !*, *sacristi !*, *cristi !*, *sacristole !*, *cristole !*, ainsi que des formes du type *sacrelotte*, *saquerlote*, etc., dans lesquelles la finale n'est sans doute qu'un simple suffixe parasitaire à fonction expressive.

Presque tous ces mots présentent des variantes à base *sapré*, *saper* — d'où les populaires *sapristi*, *saperlotte*, *saperlipopette*; sans parler d'exclamations fantaisistes comme *sapristolet*, *sapristintaine* ou *scrongnegnieu* qui représente *sacré nom de Dieu !*

Les *jurements* et *jurons* invoquent aussi le *diable*, ce qui leur confère évidemment une valeur blasphématoire. On jure *par le diable*. Et aussi sous forme d'une prière qui livre l'adversaire au diable :

*Le diable t'emporte, t'étouffe, te patafiole*, etc.  
*Va au diable, au diable*, etc.

Enfin on se donne au diable quand Dieu vous fait défaut. C'est pourquoi *diable* est avant tout une marque d'inquiétude, de surprise :

*Du diable* si j'y comprends quelque chose ?  
*Que diable* allait-il faire dans cette galère ?  
*Diable !* l'affaire est difficile.

C'est que le *diable* est plein d'artifice et qu'on a recours à lui dans une situation embarrassante mais de nature telle qu'on ne saurait faire appel

à Dieu. Un tour du type : *Que diable faites-vous là ?* signifie « quelle est cette chose, que vous faites, et qui me paraît diabolique, inspirée par le *diable* et, par conséquent, méchante et malicieuse ».

Le *diable* comme *Dieu* est souvent désigné par des substituts euphémiques qui sont, là aussi, des formes dialectales. La plus connue est *diantre*, d'origine normande : *diantre ! que c'est cher* « encore un coup du diable ». On dit aussi, *diatre* (Poitou), *dianque*, *diague* (Lyonnais), *diache*, *dache* (Est), etc.

D'où l'argot *dache* et l'expression *envoyer à dache* « envoyer promener » qu'une tradition étymologique fantaisiste rattache à un certain *Dache*, *perruquier des Zouaves*. Quoi qu'il en soit de ce personnage qui, après tout, a peut-être existé, il n'en reste pas moins que le *Dache* ici en question est une forme dialectale de *diable*.

Un autre substitut du diable — sémantique celui-ci — est la *peste*, dans des locutions telles que : *la peste t'étouffe*; *peste soit du malappris*, etc., et, tout simplement, *peste !* « exclamation ironique pour marquer l'étonnement ou l'admiration » : *Peste ! vous n'y allez pas de main morte*. Surprise désagréable dans son principe ; mais on sait que l'étonnement est lié à l'admiration (cf. *infra*, p. 112).

À propos de *diable* et *peste* on relèvera aussi la construction dite explétive : *Que diable faites-vous ?* qui semble être une transformation de l'interrogation simple : *diable ! que faites-vous ?* L'interjection a ici la possibilité de s'insérer dans le cours de la phrase. On dira, de même : *j'en sais foutre rien !*

Mais c'est là un tour qui est loin d'être général ; il est possible avec certaines constructions interrogatives ou négatives et avec certaines interjections.

Ainsi *rien* peut être renforcé par *foutre*, *fichtre*,

*diantre* qui fonctionnent comme un adverbe au sens de « absolument ». Il semble que cet emploi corresponde à l'existence d'adverbes d'intensité : *foutrement, diablement, diantrement, fichtrement*.

### III. — Foutre

*Foutre* et son substitut euphémique *fichtre* sont des jurons qui marquent la « surprise » ou la « colère ».

*Fichtre* est formé sur *ficher, fiche*, c'est-à-dire « planter » au sens de « coïre » et, secondairement, de « faire » qui est aussi celui de *foutre*.

*Bougre* et son substitut *bigre (boufre)* relèvent du même sémantisme ; le mot qui représente le latin médiéval *bulgarus* « bulgare » désigne un « hérétique » et un « sodomite ». Dans son emploi de substantif *bougre* désigne un « homme méprisable » et, par extension, un « homme quelconque, un individu » : un *mauvais bougre* ou même un *bon bougre*. Cet emploi remonte sans doute au sens « hérétique » et il est parallèle à celui de *diable*. On dit de même un *pauvre diable, un bon diable*, etc. C'est ce qui explique que le *bougre* « individu » constitue un type, une espèce d'un genre donné d'où les : *bougre de salaud, bougre de con*, etc. Par ailleurs, les dérivés *bougrerie* « bagatelle », *bougraiiller* « faire mal un ouvrage », *bougrasser* « s'occuper à des riens », etc., montrent que *bougre* se rattache à la famille de *foutre* au sens de « faire » ; il s'agit d'un « faire » particulièrement grossier, violent et censuré. C'est sans doute là la base de l'interjection.

Quoi qu'il en soit, *foutre, fichtre, bougre* (et leurs substituts) marquent la « surprise » et, secondairement, l'« admiration », les deux notions étant liées : *foutre ! comme il court ; foutre ! que c'est beau ;*

par ailleurs il sert à intensifier une assertion : *je le crois foutre bien ; je n'en crois foutre rien*, ce qui est aussi un emploi, plus haut relevé, de *diable*. Emploi adverbial — ainsi qu'on l'a dit — qui fait de *foutre* un synonyme de *foutrement* « beaucoup, extrêmement ». Dans la mesure où *foutre* signifie « faire » et « faire avec violence » (cf. *supra*, p. 41), *foutrement* s'applique à une action effectuée avec force et violence, poussée à l'extrême. C'est le sens du *foutre* explétif en construction adverbiale ; *je le crois foutre bien* signifie « je le crois tout à fait bien ».

C'est aussi le sens de l'interjection : *Foutre ! comme il court* « il court foutrement vite ». *Foutre ! comme vous y allez* « ce que vous faites est fait avec violence ». *Foutre !* est l'équivalent de : *c'est un peu fort, elle est raide celle-là*, etc.

Il traduit donc un sentiment de « surprise » devant l'intensité de l'acte ; surprise désagréable dans son principe, mais qui à la limite peut comporter une certaine « admiration » : *foutre ! que c'est beau ; c'est vachement beau*. Cet emploi du mot, et de ses synonymes, s'enracine, encore une fois, dans le système qui fait du coït le paradigme de toute action.

### IV. — Merde

Reprenant les propres termes du *Dictionnaire des injures*, dont nous nous sommes si souvent inspirés, nous pourrions dire avec lui : « Ce n'est pas sans quelque émotion qu'au terme de ce pèlerinage aux fraîches sources du langage nous entreprendrons à présent l'étude du mot le plus prestigieux sans doute de la langue française. »

C'en est, en effet, un des plus fréquents, qui ponctue la moindre phrase. Qui a pénétré la littérature, les salons jusqu'à être élevé à la dignité de

mot historique. Un aussi des plus originaux — bien « français » ; car si la plupart des langues en possèdent l'équivalent, aucune ne lui confère l'importance qu'il a prise dans la nôtre ; combien pâle et exsangue est le *shit* anglo-saxon en face de notre *merde* omniprésent et triomphant.

La *merde*, on l'a vu (cf. *supra*, p. 94), est le symbole de tout objet désagréable et importun qui lasse notre patience, exaspère notre colère et déclenche, en nous, un désir d'éloignement et de refus. C'est bien là ce qu'exprime l'interjection : *Merde ! il pleut encore !* veut dire « cette pluie est de la *merde* ; elle m'ennuie et je voudrais qu'elle s'arrête ». A tous ces continuels, incessants, quotidiens *emmerdements* de l'existence nous opposons ce refus péremptoire ou résigné, las ou exaspéré. *Merde !* c'est-à-dire : « ce que tu fais, ce que tu dis et, d'une façon générale, ce qui arrive m'ennuie ». Relevons, en passant, qu'on retrouve ici l'opposition entre l'*emmerdeur* et le *salaud* ; *merde* n'est pas le mot des grands malheurs et des catastrophes ; *merde ! je me suis piqué le doigt* (mais non pas, *je me suis cassé la jambe*). *Merde ! le tapis est brûlé* (mais non pas, *la maison brûle*).

Ces *emmerdements*, toutefois, sont innombrables :

*Merde ! encore une facture.*  
*Merde ! j'ai pas fini mon travail.*  
*Merde ! le cousin Gaston.*  
*Merde ! ma voiture est en panne.*  
*Merde ! arrête de nous faire chier.*  
*Merde ! le bifteck a encore augmenté.*  
*Merde ! j'ai perdu mes lunettes, etc.*

Dans tous ces cas nous avons :

1) Un objet — une chose, une personne, un événement, une situation — désagréable.

2) Cet objet est la source d'un sentiment négatif : lassitude, exaspération, énervement, colère.

3) Ce sentiment déclenche une réaction de refus et le désir de mettre fin à l'émotion en s'éloignant de la chose ou en faisant cesser la situation.

4) Enfin un élément — non nécessaire, ni toujours présent, mais très fréquent — est la « surprise » qui dynamise l'émotion et rend le désagrément plus insupportable. Ceci, dans la mesure où, pris à l'improviste, nous n'avons pas eu le temps de nous faire à la situation, de nous y habituer et, par conséquent, d'avoir la patience de l'accepter.

La nature de l'émotion dépend de l'objet et de l'état d'esprit du sujet. Elle est signifiée par le ton et par des interjections qui le soutiennent : *Merde !*, *Ah ! merde !*, *Ben merde !*, *Oh ! merde !*, *Merde, alors !*, *Et merde !*, etc., sur lesquels les variations de la voix jouent à l'infini.

On peut distinguer ainsi :

- le refus péremptoire né de la colère : *Merde !* c'est le mot de Cambronne ;
- le refus exaspéré : *E-é-éh ! merde !* ;
- le refus énervé : *merd' ! merd' ! merd' !* ;
- l'acceptation résignée : *Et puis merde ! puisque c'est ça que tu veux* ; qui est une acceptation contrainte et forcée, mais qui refuse de se mêler de la situation et d'en envisager les conséquences.

Des valeurs, en apparence positives, sont toujours fondées sur cette réaction de refus. Ainsi l'admiration dans : *Oh ! merde ! que c'est beau !* cette beauté qui me prend par surprise est si grande que je ne trouve pas de mots pour la décrire (1).

(1) L'évolution sémantique est ici différente de celle décrite à propos d'un emploi similaire de *foutre* : *Foutre ! que c'est beau !* signifie « c'est extrêmement beau » (cf. *supra*, p. 112).

Même refus par incapacité de parler, dans des réponses du type : *Qu'est-ce que tu ferais à ma place ? — Merde ! j'en sais rien* (la question que tu me poses est vraiment très gênante et embarrassante).

*Merde*, comme tous les jurons, dispose de substituts euphémiques : *crotte*, *mince*, *flûte*, *zut...* sans parler du *merdre* du père Ubu.

*Crotte* va de soi. Quant à *mince* ce n'est sans doute pas une simple variante phonétique car le mot signifie : « pauvre, misérable, chétif », « de peu de valeur, de peu d'autorité » ; ce qui nous ramène bien à une des valeurs fondamentales de la *merde* (cf. *supra*, p. 96).

Mais pourquoi *flûte* ! Peut-être par attraction homonymique et jeu de mots sur *fluet* au sens de « mince » ?

*Zut* est sans doute une variante de *zest* au sens de « zeste de la noix » et, par conséquent, « chose de peu de valeur ». Le moyen français dit : *ne pas donner un zec de quelque chose* « se dit par rapport à une chose qu'on estime de très peu de valeur » (Marot). D'où *zest* ! « interjection dont on se sert pour repousser ce que dit une personne » (Oudin, XVII<sup>e</sup> s.). *Zest* « interjection qui indique l'échec, l'inutilité d'un effort » (1638, Scarron) ; « interjection servant à se moquer des menaces de quelqu'un » (1786) ; « interjection qui indique l'incrédulité et le mépris » (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.). C'est là, sans doute, l'origine du moderne *zut* qu'on trouve déjà au début du XIX<sup>e</sup> s. pour exprimer « l'impatience, le dépit ». Quoi qu'il en soit, tel est bien le champ des emplois de *merde* et le *zeste*, comme la *merde*, mais d'une façon moins fondamentale et générale, est le symbole d'une « chose sans valeur ».

On retrouve ce sémantisme dans de nombreux

argotismes utilisés comme formules de refus : *des clous !, des dattes !, des nèfles !, des radis !* synonymes de *de la merde* !

L'argot dit aussi *la peau* ! qui s'est étendu en : *peau de nœud* (de « pénis »), *peau de zébi* (*id.*), *peau de balle* (de « testicules »). Mais l'image n'est sans doute pas sexuelle dans son principe ; la forme primitive est *la peau* « exclamation de refus et de mépris (1907) » dans laquelle *peau* est pris au sens bien attesté de : « écorce », « coquille de noix », « enveloppe qui couvre les légumes et les fruits » ; c'est donc un synonyme de *zeste*. A l'objet importun, qu'il méprise et repousse, le sujet déclare qu'« il n'est rien », « moins que rien », une « coquille de noix ». Cette image est déjà dans les formes renforcées de la négation en ancien français qui dit : *valoir une noix* « ne rien valoir ».

Mais parmi tous ces objets sans valeur, le système sémiologique fondé sur l'image du corps confère à la *merde* une fonction exemplaire.

## CONCLUSION

### UNE VOLONTÉ DE PUISSANCE

En proclamant la non-valeur de l'objet, le sujet affirme sa propre valeur et, en particulier, cette valeur suprême et qui synthétise et symbolise toutes les autres, sa puissance. L'*injure* est l'expression d'une volonté de puissance.

Mais d'une volonté de puissance inefficace et insatisfaite, qui n'est qu'un désir de puissance frustré et, en fait, une impuissance. Expression d'une insécurité, d'une angoisse, d'un sentiment d'infériorité, plus ou moins latent et que l'*acte verbal* essaie de cacher et de compenser en se substituant à l'agression physique, à l'indifférence concrète et à tous les autres actes réels d'une véritable puissance.

En effet, la nature ou la mythologie des vrais durs leur enjoignent l'impassibilité et leur recommandent de frapper d'abord et de s'expliquer ensuite. Les chiens méchants n'aboient pas et les affrontements verbaux ne sont, en général, pas dangereux ; à moins que l'injurié ne manifeste quelque peur ou quelque signe de dégonflage qui redonnent toute son assurance à une attaque, jusque-là purement verbale.

Ce désir de puissance rentré et tenu en échec par

la nature, la société ou quelque circonstance est le signe d'une impuissance : impuissance du faible contre le fort, du petit contre le grand, de l'agresseur contre un ennemi hors d'atteinte, etc. On comprend, dans ces conditions, le rôle tout particulier de l'injure dans les milieux populaires. On a souvent relevé le caractère dévalorisateur de la pensée et de la langue populaire (1).

« Il ne comporte guère de mots (nous dit M. J. Marouzeau) pour traduire l'attendrissement, la compassion, l'humanité, la générosité, l'abnégation, l'altruisme, la tolérance et même l'élémentaire bonté ».

Même dégradation des valeurs esthétiques : tout est *moche*, les visages sont des *gueules de raie*, des *tronches en coin de rue* qui *schlinguent*, *repoussent du goulot*, *trouillotent du porte-pipe*. Cette dépréciation s'étend surtout aux valeurs sociales et aux hiérarchies : *adjupète*, *singe*, *épïcemard*, *pro-bloque*, etc., sont autant d'expressions de l'irrespect, du mépris, de l'envie que le populaire projette sur l'aspect physique, les goûts, le comportement et les habitudes de ses supérieurs. C'est que le peuple constitue, historiquement, une classe aliénée, en butte aux volontés des grands de ce monde, des riches et des puissants : du patron, du propriétaire, de l'officier, de l'agent de police, etc. En butte aussi aux objets : son cheval poussif, son outil cassé, sa maison délabrée, ses meubles branlants, ses chiottes bouchées, l'hôpital sordide, la prison ignoble, etc.

Certes, son langage ordurier est un signe du « matérialisme » d'une vie et d'une activité profondément engagées dans la matière (cf. *supra*, p. 18). Mais dans sa fonction affective, c'est l'expression

(1) Voir P. GUIRAUD, *L'argot*, coll. « Que sais-je ? », chap. II.

d'une volonté humiliée et, de toutes parts, tenue en échec par les hommes et par les choses.

Certes son désir de puissance s'assouvit — souvent activement — sur les faibles : sa femme, ses enfants, son apprenti, son chien, son cheval et tous les manants et les gueux moins fortunés que lui. En même temps, elle se retourne, en paroles, injures, sarcasmes, blasphèmes, ironie graveleuse, sur tout le reste du monde qui l'accable et l'opprime.

Si « la politesse se perd », si la grossièreté se généralise et remonte des bas-fonds vers des classes relativement plus élevées de la société c'est dans la mesure où la démocratie soumet ces classes à des contraintes et à des aliénations que l'histoire leur avait jusqu'ici épargnées.

Qui peut, aujourd'hui, se targuer d'être à l'abri des mille et un emmerdements de l'existence : l'armée, l'administration, la police, le fisc, la douane ; et la bonne impertinente — « il n'y a plus de domestiques » —, le plombier râleur, l'épicier mal embouché, etc. Et puis tous les patrons, les chefs de bureaux, les gosses ravageurs, etc., auxquels personne n'échappe plus de nos jours. Il n'est pas jusqu'aux choses qui ne se mettent de la partie : la pollution, le métro à cinq heures, la télé toujours en panne, le téléphone toujours occupé, le tire-bouchon électronique, ... et, surtout, l'*automobile*.

Ce n'est certes pas par hasard si l'automobilisme est devenu le champ d'expansion de l'injure, où fleurissent l'invective, le sarcasme, le défi, la goujaterie et souvent la haine qui va quelquefois jusqu'au meurtre. Innombrables sont les ennuis et les frustrations qu'elle nous ménage : encombrements, embouteillages, stationnements, feux rouges obstinés, limitations de vitesse, contraventions, pannes intempestives, réparations ruineuses, traites insol-

vables et l'essence dont le prix ne cesse d'augmenter. Toutes ces avanies sont la source d'un perpétuel conflit et affrontement avec l'Autre. C'est l'autre automobile qui nous a fauché le parking, qui nous a fait une queue de poisson, qui nous a refusé la priorité ou le passage, qui nous double avec arrogance, etc., et le piéton ? Mais la vraie raison, la véritable source de toutes ces investives c'est que l'automobile est plus qu'un objet : c'est à la fois un symbole social et une expansion démesurée de notre puissance. Sa taille, sa cylindrée, sa décoration, son origine sont la marque de notre propre puissance ; et, dans les pays sous-développés — que je ne nommerai pas — la possession d'une automobile, comme autrefois celle d'un cheval, constitue l'accès à une sorte de chevalerie qui vous met au-dessus de la piétaille qu'on écrase, qu'on éclabousse, qu'on intimide, qu'on affole en lui refusant toute priorité à moins d'un feu rouge impératif. C'est que l'automobile — comme le dit Mac Luhan — est une extension de notre corps. Grâce à elle nous allons plus vite, plus loin, nous transportons des charges plus lourdes, nous étendons les limites de nos pouvoirs et de nos libertés et cela en dépit de toutes nos faiblesses physiques, intellectuelles ou sociales. La conduite d'une automobile est donc une extension de notre volonté de puissance. Sa puissance est notre puissance et tout ce qui limite ou défie sa vitesse, sa liberté d'action, est un obstacle et un défi à notre propre puissance qui déclenche en nous un réflexe d'hostilité. Les constructeurs exploitent largement ce symbole latent, qui nous conseillent de « mettre un tigre dans notre moteur ». Les noms qu'ils donnent à leurs modèles — au moins en Amérique — sont à cet égard exemplaires. Ils sont de deux grands types

selon qu'ils connotent le statut social ou l'agressivité du véhicule.

Dans la première catégorie on trouve des noms comme : *Ambassade*, *Malibu* (une plage chic de Los Angeles), *Monte Carlo*, etc. Dans la seconde : des noms d'animaux sauvages : *Jaguar*, *Cougar*, *Barracuda*, *Mustang*, etc., ou des noms d'armes : *Dart*, *Javelin*, *Sabre*, etc. Symboles d'agression dont la fonction évidente est de flatter l'agressivité du propriétaire. Ce n'est donc pas un hasard si l'automobile polarise l'injure et constitue à la fois sa source la plus féconde et son champ d'expansion le plus actif.

Symbole de notre statut social et de notre volonté de puissance elle déclenche, chaque fois qu'elle est mise en question par l'Autre, un réflexe de dévalorisation et de dépréciation qui trouve son expression naturelle dans le gros mot et l'injure.

Quant à ces derniers — répétons-le pour conclure —, il faut se garder d'y voir un simple goût, plus ou moins dépravé ou une obsession plus ou moins puérile pour le sexe et l'ordure. Ces images constituent les formes sémiologiques élémentaires d'un système de conceptualisation et d'expression de la valeur. Système dont la « grossièreté » n'est qu'une partie et qui n'est lui-même qu'une partie d'une structure plus vaste, constituée par l'« image du corps » qui donne leur forme et leur nom à tous nos concepts.

Il ne faut pas confondre les mots et les choses ; et on peut se demander si ce n'est pas, précisément, ce qu'a fait Freud.

Adler, déjà, lui objectait que ce n'était pas la sexualité qui était à l'origine de la *libido*, mais la volonté de puissance.

La « glosso-analyse » pratiquée au cours de ces pages montre qu'il avait raison et elle explique, en même temps, l'erreur de Freud.

En effet, la *libido* est constituée par un ensemble de tendances : sexualité, volonté de puissance, besoin de protection, de survie, etc.

Or, si la sexualité est très importante et quelquefois même et pour certains la plus importante, elle n'est pas l'origine et le moteur des autres tendances mais la métaphore au moyen de quoi le langage se les représente (il les met en image) et les nomme. C'est pourquoi on la trouve derrière un si grand nombre d'images et de mots.

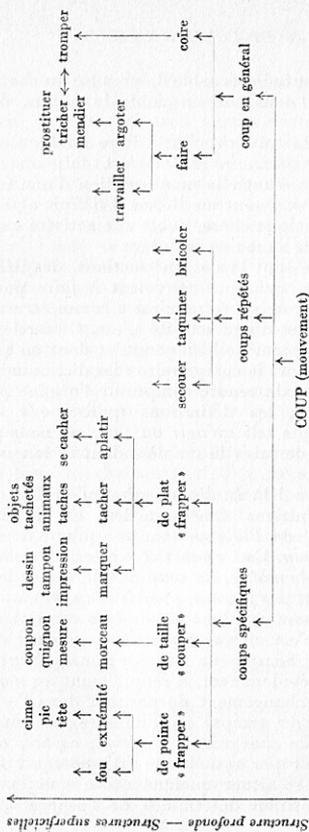
#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Robert EDOUARD, *Dictionnaire des injures*, Paris, Tchou, 1967.  
Henri BÉNAC, *Dictionnaire des synonymes*, Paris, Hachette, 1965.  
Walther von WARTBURG, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*,  
Basel, Helbing & Lichtenhahn.  
Edward SAGARIN, *The anatomy of dirty words*, New York, 1962.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b> .....	5
<b>CHAPITRE PREMIER. — La grossièreté</b> .....	9
I. Vulgarité, obscénité, grossièreté, 9. — II. La courtoisie ou une morale de la valeur, 12. — III. La politesse, un « polissage » et un « affinage », 15. — IV. Un langage de la dépréciation, 21.	
<b>CHAPITRE II. — L'injure</b> .....	27
I. La relation transitive : sujet-objet, 28. — II. Les injures, 31. — III. Injures et expressivité, 34.	
<b>CHAPITRE III. — Foutaises et couillonnades</b> .....	41
I. Foutre c'est « faire », 41. — II. Une action brutale ou mal faite, 47. — III. Un « triomphe » du sujet : la moquerie et la tromperie, 49. — IV. Un acte vain, 52.	
<b>CHAPITRE IV. — Des cons et des conillons</b> .....	57
I. Qu'est-ce qu'un imbécile ?, 57. — II. Les conillons, 62. — III. Tous des cons, 65. — IV. Caves et cours, 71.	
<b>CHAPITRE V. — Emmerdeurs et salauds</b> .....	77
I. La répugnance et le dégoût, 77. — II. Les salauds, 83. — III. Divers malpropres, 89. — IV. Les emmerdeurs, 92.	
<b>CHAPITRE VI. — Les jurons</b> .....	101
I. Jurons et jurements, 101. — II. Dieu et le diable, 106. — III. Foutre, 112. — IV. Merde, 113.	
<b>CONCLUSION. — Une volonté de puissance</b> .....	119
<b>BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE</b> .....	125

Imprimé en France, à Vendôme  
Imprimerie des Presses Universitaires de France  
Édit. n° 34 873 — Imp. n° 25 172  
1976



s'agit de concepts axiomatiques parmi lesquels on retrouve les catégories d'Aristote. Le problème — qui dépasse les limites de la présente étude — est de savoir si l'on doit les considérer comme des « universaux » lexicologiques, communs à toutes les langues ou s'ils varient — plus ou moins — d'un idiome à l'autre.

Ceci dit un *coup* est un « mouvement » qui met en contact un agent et un patient ; mais l'idée de « mouvement » (de même que celle d'agent et de patient) ne peut être définie que dans des termes qui eux-mêmes échappent à toute définition.

Nous sommes donc aux sources, au niveau le plus intime de l'analyse lexicologique et une notion telle que celle de « coup » appartient bien aux structures élémentaires et profondes du lexique. J'en ai donné une étude détaillée dans un article intitulé *Distribution et transformation de la notion de coup*, article d'abord paru dans le numéro 4 de la revue *Langue française* (Larousse) et réédité dans la dernière édition de ma *Sémantique*.

Qu'on nous permette de reproduire, encore une fois, ici, le tableau synthétique de ce système :

Des centaines, voire des milliers de mots, en apparence les plus étrangers retrouvent ainsi leur unité et leur cohérence, « en structure profonde ».

Ainsi *taper* engendre *tamponner* « frapper avec un instrument plat qui laisse une marque » ; *tapiner* « travailler (dans l'argot de la prostituée) » ; *taper* « travailler (dans l'argot du mendiant professionnel) » d'où, secondairement, « emprunter de l'argent (qu'on n'a pas l'intention de rendre) » ; *se taper un gueuleton* « faire un gueuleton ».

*Pocher*, *croquer*, *chiquer* qui signifient également « donner des coups » désignent la *pochade*, le *croquis* et le dessin *chiqué*, c'est-à-dire, enlevé rapidement,